

Clémentine Fort



Je développe, depuis plusieurs années, un travail artistique recourant à des médiums divers tels que la sculpture, la photographie et l'écriture. Ces différentes disciplines jouent toutes avec l'idée d'édition multiple : c'est ce qui m'a amenée à m'engager comme membre fondateur du collectif *Maison des éditions* qui s'est réuni, en 2011, autour de l'acte d'éditer des objets textuels, sonores, plastiques et graphiques. Depuis 2018, j'ai le statut d'*artiste associée* au Bel Ordinaire, espace d'art contemporain et de design graphique de la communauté d'agglomération Pau-Pyrénées. Par ailleurs, j'ai collaboré avec le poète et performeur Julien Blaine. Des textes et dessins sont parus aux éditions *Collodion* et on peut également trouver un ensemble de textes et de photographies dans la revue *Invece* aux éditions *Al Dante*.

Actuellement ma recherche artistique s'attache à interroger de manière active et renouvelée la notion de décoratif au sens large : celle qui embrasse l'architecture, la décoration intérieure mais aussi le théâtre, le cinéma et l'histoire de l'art. J'appréhende le mobilier et les décors de nos intérieurs comme autant d'occasions de déjouer les contraintes ou les codes que suppose leur agencement. Je crée des objets hybrides entre sculpture et accessoires mobiliers avec lesquels je compose des zones de sensibilité particulière où peuvent circuler parfois des figures humaines. Ces compositions mobilières suggèrent à leur spectateur un regard renouvelé sur l'histoire des formes et sur différentes manières d'occuper les espaces intérieurs.

Dans mon parcours, la pratique photographique est longtemps demeurée centrale et plusieurs séries, telles que *Rue de Grenelle* et *Rue Adoue* évoquaient les strates de présences accumulées dans des lieux fréquentés quotidiennement. Cette thématique du souvenir et de la mémoire ancrés dans des espaces précis continue d'affleurer dans mes derniers tirages photographiques mais cette fois la manière de les donner à voir et de les installer dans l'espace change complètement. Ça a été le cas pour la série *D'une rive à l'autre* qui déploie les images imprimées en vitrophanie sur les vitres du lieu qui les accueille. Désormais la manière de regarder les images, d'être placé devant elles, est privilégiée et je m'efforce d'inventer des dispositifs qui contournent les attendus liés à cet étrange vis à vis.

Des expériences professionnelles antérieures dans le domaine de la décoration d'intérieur, m'avaient amenée à réfléchir sur les codes fonctionnalistes et esthétiques régissant notre environnement et à produire des objets et des installations qui perturbent et mettent en crise le rapport intime que nous entretenons avec nos espaces intérieurs préfabriqués par l'industrie. *Les objets qui dérangent* et *Standard /particulier* en sont le résultat. Ils ont été conçus au cours d'une année de résidence de recherche menée entre 2013 et 2014 dans le département Céramique de l'école supérieure d'art des Pyrénées, site de Tarbes. Il s'agit d'une série de sculptures discrètement associées à des pièces de mobilier IKEA et qui en perturbent l'usage. Ces ajouts insidieux sont des invitations au déconditionnement en douceur de notre rapport à l'objet et à sa fonction. Les objets sont « empêchés » de fonctionner et détournés de leur fonction par des interventions discrètes mais non définitives. Il n'est pas question d'accomplir un geste autoritaire en coupant l'objet de son usage, je préférerais parler d'un suspend d'activité qui restitue à l'utilisateur un possible regard distancié. D'autre part, les objets continuent d'exister, en dehors de leur valeur critique, comme des sculptures inscrites dans l'histoire des formes de la modernité interrogeant la distinction entre art majeur et art mineur.

L'exposition *Désordre* d'octobre 2014 réunissait plusieurs pièces qui étaient mises en relation avec l'architecture, l'espace d'habitation et le lieu d'exposition. Cette manière de faire, à la fois ironique et formellement exigeante, invitait le spectateur



à poser un regard nouveau qu'il soit amusé ou évaluateur sur l'ensemble des objets présentés. À partir de cette invitation, je cherchais à favoriser l'autonomie du spectateur et même son implication concrète dans l'acte de regarder.

Conçu comme un prolongement de l'exposition et une application de son principe, *Bancal* creuse le même sillon. Cet objet édité qui invite à désorganiser l'espace domestique, existe en équilibre entre catalogue d'exposition et pièce à part entière de celle-ci. Il contient quatre pièces de bois en quatre dimensions et en quatre coloris qui permettent concrètement à l'acquéreur de « décaler » dans son propre intérieur, des éléments de mobilier ou de décoration. Mais cette période d'« ode au bancal » n'était pas close et de nouveaux arrangements étaient possibles pour continuer à interroger les modalités d'accrochage et les formes d'exposition.

Le moment était venu, pour moi, de prolonger ma recherche photographique en pensant les prises de vue en même temps que des dispositifs de présentation capables de rafraîchir le regard porté sur les images exposées. Le projet de résidence de production qui a suivi portait justement sur des modalités d'exposition des tirages qui proposent un face à face renouvelé avec ceux-ci en déjouant les impératifs d'alignement et d'encadrement qui le limitent. C'est en poursuivant mes recherches que la montagne est devenue le matériau de ce qui allait devenir mon premier « environnement » présenté en février 2017 à la Cité des Pyrénées.

Ma démarche artistique débouchait alors sur une nouvelle période et l'exposition *Paysages domestiques* a été l'occasion de mettre en situation les objets-sculptures réalisés pendant la résidence au Bel Ordinaire, et de les faire dialoguer avec de nouvelles installations in situ. Dans un espace d'exposition appréhendé, comme une maison plutôt que comme une galerie, le spectateur était invité à découvrir un aménagement visuel où l'espace intérieur et le paysage étaient envisagés comme un continuum. En donnant à observer le paysage depuis l'intérieur, j'essayais de rendre visible l'influence de celui-ci sur la conception de nos décors.

Les expositions collectives *Yöp* et *Glissement de terrain* ont été l'occasion d'affirmer le désir de penser en terme d'« environnement » les ensembles de pièces présentées.

À ce jour, de nouveaux moyens deviennent nécessaires pour expérimenter d'autres formats afin de produire des agencements mixtes de mobilier et d'artefacts durables ou éphémères capables de renouveler le regard porté sur le décor qui contraint ou oriente le point de vue.

PROJET EN COURS	
Regarder le soleil dans les yeux	6
EXPOSITIONS INDIVIDUELLES	
Les futur n'existe pas	13
Paysages domestiques	16
Désordre	21
EXPOSITIONS COLLECTIVES	
In vitro	29
Glissement de terrain	30
Yöp	35
PROJETS INDÉPENDANTS	
Te prends pas la tête !	41
D'une rive à l'autre	43
Standard / particulier	45
Bancal	46
Mary	48
Les absents	50
De la chair pour le béton	52
Rue de grenelle	55
Quand fond la neige, où va le blanc ?	57
COLLECTIF MAISON DES ÉDITIONS	
Voir et faire voir	60
Volumes	61
Luc Soriano	62
Les motifs du travail	63
ATELIERS	64
BIOGRAPHIE	66
CURRICULUM VITÆ	68
CONTACT	72

Projet en cours



Regarder le soleil dans les yeux



EXPOSITION INDIVIDUELLE PRÉSENTÉE
DU 11 SEPTEMBRE AU 17 OCTOBRE 2020
À L'ASSAUT DE LA MENUISERIE,
SAINT-ÉTIENNE.

COLLECTION D'OBJETS-SCULPTURES
ET D'INSTALLATIONS IN-SITU.

PROJET RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN
DU BEL ORDINAIRE, ESPACE D'ART
CONTEMPORAIN ET DE DESIGN
GRAPHIQUE DE LA COMMUNAUTÉ
D'AGGLOMÉRATION PAU-PYRÉNÉES
ET L'ASSAUT DE LA MENUISERIE,
LIEU D'ART CONTEMPORAIN
DE SAINT-ÉTIENNE.

La première vague



16 kilomètres
De Firminy à Saint-Étienne
Du site Le Corbusier à la galerie l'assaut
de la menuiserie

16 kilomètres
De l'architecture à la sculpture
Des grands ensembles aux fragments
De l'aplat au vêtement
De l'autorité à la désinvolture

16 kilomètres où se disperse,
se désassemble, se courbe la référence
de Le Corbusier
pour en retirer ce qui peut, en dehors de
la fonction, créer un imaginaire

La deuxième vague



C'est presque un vase
ou une coupe
presque une chaise
presque une table
un tabouret
ou une sandale ?
C'est presque la mer
presque ma maison au bord de l'eau
mon cabanon
C'est presque Corbu
C'est presque Charlotte
presque un couple
presque l'équilibre
C'est presque eux
C'est presque ça

La troisième vague



Entretien avec Monique Larrouture-Poueyto

Bonjour Clémentine

Je suis venue te rendre visite en atelier à peu près à chacune de tes résidences mais cette fois ma visite sera un peu particulière puisque nous sommes à distance, chacune confinées dans nos domiciles respectifs. Cependant le travail continue pour toi puisque j'ai reçu plusieurs photos de pièces nouvelles et des croquis de nouveaux dispositifs.

Voici donc ma première question : Qu'est ce qui change vraiment pour toi dans ce mode de résidence confinée ? Et est-il possible que l'orientation de ta prochaine exposition s'en trouve infléchie ?

En fait, ça fait déjà un moment que je réfléchis aux questions liées à l'espace dans ma pratique artistique et jusque dans la logistique que cela engage et là je pense à l'espace de stockage et aussi à la dimension des pièces. Dans mes récentes propositions, j'ai réalisé des objets et du mobilier en ayant toujours en tête ces questions, c'est-à-dire que particulièrement pour le mobilier, j'ai réfléchi à des pièces qui pouvaient aller aussi chez moi, dans mon intérieur, avec lesquelles j'allais vivre au quo-

tidien et que je pourrai utiliser tout en leur conférant aussi une dimension poétique.

C'est aussi une recherche vers plus d'autonomie qui me fait imaginer et fabriquer des pièces que je peux stocker facilement c'est-à-dire qui ne me demandent pas un espace supplémentaire dédié et que je peux réaliser moi-même avec peu d'outils, principalement des outils mécaniques. Alors oui, cette résidence confinée a changé des choses mais des choses auxquelles je m'étais préparée, une direction dans laquelle j'avais déjà commencé à aller. En fait ça a été un accélérateur.

Et comme ma résidence au Bel Ordinaire avait débuté avant le confinement, j'y avais déjà amené du matériel et des outils nécessaires à la réalisation de certaines pièces, donc j'en ai encore moins chez moi que d'habitude et c'est une contrainte qui m'intéresse et qui prend encore plus de sens aujourd'hui. Je vais donc faire avec ce que j'ai autour de moi, avec les restes du naufrage. Alors, je sculpte du bois, je modèle la terre, je cueille des fleurs.

En ayant chez toi uniquement la possibilité de travailler des objets à la main, il me semble que tu renoues avec une préoccupation déjà présente dans *Les objets qui dérangent*. On y percevait déjà ton intérêt pour le travail artisanal et surtout dans sa confrontation avec des pièces de fabrication industrielle.

Avec tes dernières pièces où interviennent la céramique et la sculpture du bois, il semble que tu prépares ce type de confrontation avec les pièces de mobilier métalliques détournées et les carreaux de

plâtre brut déjà produits.

Pour la première salle, j'ai produit des objets qui sont comme échappés d'un rêve, *presque* des objets mais pas tout à fait. Ensemble, ils composent un paysage, une scène de plage abandonnée au soleil, au vent, au sable et à la mer. C'est la fin de l'été et de l'insouciance. Le début d'une époque où l'innocence a été perdue pour toujours.

Ces formes en plâtre dont tu parles et dans lesquelles sont enchâssées des fragments de structures tubulaires colorées, elles portent effectivement cette dualité de l'objet fait main et de l'objet manufacturé, tout en marquant l'empreinte de l'architecture moderniste. Dans ces objets-sculptures la fonction ou la valeur souvenir disparaissent au profit de la fonction poétique et l'on glisse doucement, des constructeurs aux rêveurs.

La deuxième salle sera plus douce, plus légère, elle a plus à voir avec le désir amoureux. C'est pour cet autre espace que je travaille actuellement la terre et le bois en réalisant des formes qui sont elles aussi indéterminées. Comme si après le naufrage, après le temps, nous avions oubliés quelles fonctions avaient pu avoir ces objets et que nous essayons de nous en souvenir ou d'en inventer d'autres, ou faire simplement quelque chose de beau plutôt qu'utile. Encore une façon pour moi de me situer dans un rapport entre la fonction d'usage et la poésie, entre art et design.

Pourtant tous les objets qu'ils soient détournés ou fabriqués sont *presque*

autre chose. Le point commun reste « le presque » qui est cette distance que l'imaginaire ou le poétique prend avec le réel et qui le re-qualifie. N'est-ce pas ?

C'est exactement ça, les objets industriels par l'intervention de la main peuvent être modifiés et perdre leur fonction d'usage comme je l'ai dit auparavant, pour gagner une autre forme d'existence plus poétique. C'est peut-être quelque chose qui a avoir avec la survie, avec ce qui a pu être sauvé du bateau après le naufrage et avec lequel on va travailler ou rêver.

Les deux paysages horizontaux que je suis en train de composer sont délimités, l'un par une canisse posée au sol, l'autre par un tapis et sont comme des embarcations légères, des pistes d'envol pour l'imaginaire, tout en définissant des périmètres à partir desquels se dessine au sens propre d'autres paysages horizontaux.

La dernière vague

La dernière vague

Ça y est, c'est la fin.
Le moment où tout se lie, où les fragments éparpillés se rejoignent et s'assemblent. Le moment où les formes et les mots qui étaient posés les uns à côté des autres s'emboîtent et trouvent leur place naturellement.

Le moment où, l'évocation de la relation entre Le Corbusier et Charlotte Perriand parle bien de la domination des hommes sur les femmes. Le moment où le corps morcelé de la femme devient l'image des dégâts qu'engendre cette prise de pouvoir. Le moment où ce qui est caché prend l'apparence de bouts de corps qui remontent à la surface. Le moment où l'eau se retire et laisse apparaître les épaves.

Le moment où il s'agit de ne pas fermer les yeux sur ce qu'on voit, sur ce qui est. Le moment où les apparences tombent et le regard reste droit. Regarder le soleil dans les yeux. C'est encore et toujours le moment.

Expositions individuelles



Le futur n'existe pas



Mourenx, longtemps « ville nouvelle », dont la nouveauté liée aux années 50 est désormais historique, accueille dans un bâtiment neuf, des images de *L'hôtel de princes*. Elles évoquent un lieu fastueux à proximité, marqué par une histoire prestigieuse et qui est aujourd'hui en ruine, comme au bord du monde, prêt à tomber. Un tel contexte géographique pose d'emblée une réflexion qui touche aussi à la question du temps. L'espace d'exposition se présente comme une tentative de construire un espace-temps et c'est d'abord par l'image et ses larges ouvertures redessinant les volumes de la galerie qu'on y entre. Portes et fenêtres donnent accès à différents niveaux de temporalités. Mais la confrontation avec la sculpture qui creuse dans l'image des durées jusqu'alors impossibles ou impensables, prolonge le parcours. Ce qui se dit, se construit par strates : derrière une image, une autre image, derrière un passé, un autre passé. Pénétrer dans *Le futur n'existe pas* c'est accepter que le passé et le présent deviennent vastes et complexes et qu'il n'existe plus un futur unique mais une multitude de futurs possibles. Aujourd'hui, des plasticiens mais aussi des historiens, des écrivains, des philosophes reposent le futur sous des formes plus ouvertes de possibles. De cette marche dans le temps, personne ne ramènera la même chose mais chacun pourra y trouver quelques indices pour tenter de faire émerger ce qui n'apparaît qu'à peine.

EXPOSITION INDIVIDUELLE PRÉSENTÉE DU 14 SEPTEMBRE AU 27 OCTOBRE 2018 À LA GALERIE D'ART CONTEMPORAIN DE MOURENX.

COLLECTION D'OBJETS-SCULPTURES. DIMENSIONS VARIABLES.

PROJET RÉALISÉ EN COPRODUCTION AVEC LA VILLE DE MOURENX ET LE BEL ORDINAIRE ET DÉVELOPPÉ AVEC L'AIDE À LA CRÉATION DE LA DRAC NOUVELLE-AQUITAINE.





« Quoi dire... Je dirai que... Je ne sais pas
exactement où nous sommes
Entre les Eaux-Bonnes et Mourenx
Entre le passé et le futur
Entre l'objet et la sculpture
Entre art et design
Entre exposition et arrangements
photographiques
Entre le paravent et le retable
Entre récupération et fabrication
Entre le showroom et le motel
Entre. Un mot défini comme un espace ou
un temps qui sépare
Je crois que le Futur n'existe pas est une
tentative de réunir ce qui est séparé. »

Paysages domestiques

Ce sont d'abord les mots qui ont réuni les objets-sculptures produits lors de la résidence au Bel Ordinaire et l'invitation de la Maison de la Montagne. Ainsi, c'est dans son rapport à l'espace domestique que le lieu d'exposition a été appréhendé, comme une maison plutôt que comme une galerie. Aussi, *Paysages domestiques* nous invite à pénétrer dans un environnement, à découvrir un aménagement visuel composé d'objets-sculptures où l'espace intérieur et le paysage sont envisagés comme un continuum. La montagne devenant ainsi le matériau premier de cet aménagement. On peut alors se demander si c'est le paysage qui pénètre le décor ou si c'est le décor qui entre en collision avec le paysage. Au pied des montagnes, une pièce au sol spécifiquement conçue pour le lieu, représentant un paysage mystérieux, cristallise des enjeux devenus récurrents : le refus de la distinction entre art majeur et art mineur, le renouvellement des codes contraignants de l'accrochage d'exposition, la nécessité de créer des situations où le regard est sollicité autrement, la révélation dans un espace donné de l'inscription d'autres espaces possibles.

**EXPOSITION INDIVIDUELLE
DU 27 FÉVRIER AU 31 MARS 2017
CITÉ DES PYRÉNÉES, PAU.**

**COLLECTION D'OBJETS-SCULPTURES
ET D'INSTALLATIONS IN-SITU.
CRÉATION D'UN OUTIL NUMÉRIQUE
POUR LA MÉDIATION DE L'EXPOSITION
EN COLLABORATION AVEC JULIEN
BIDORET, MEMBRE DU COLLECTIF
MAISON DES ÉDITIONS.
PAYSAGES.MAISONDESEDITIONS.FR**

PROJET RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN
DU BEL ORDINAIRE, DE LA MAISON DE
LA MONTAGNE ET DE LA MAISON DES
ÉDITIONS.



Propos recueillis par Monique Larrouture-Poueyto

On va rentrer dans le vif du sujet puis revenir par la suite sur des travaux plus anciens pour préciser les différents fils conducteurs qui guident ta recherche artistique. Qu'est ce qui t'amène ici, à la Cité des Pyrénées ?

En effet cela peut paraître étrange car mon travail porte habituellement sur le rapport que nous entretenons avec les objets du quotidien, ceux qui nous entourent dans l'espace intime, chez nous, et dont les images font partie. Cela a commencé avec une exposition au Bel Ordinaire *Désordre* pour laquelle j'avais produit une série de pièces qui s'appelle *Les objets qui dérangent*. Puis cela a été prolongé par une résidence qui a été l'occasion d'inclure l'image dans la démarche. J'ai donc développé un projet fait d'une série de cinq cadres contenant chacun une partie d'un panoramique photographique en vue d'en déconstruire l'alignement. C'est là qu'intervient la montagne : à travers le stéréotype d'une vision de la chaîne des Pyrénées que j'ai choisi de « déranger » en introduisant des obliques, du mouvement, des ruptures. En fait j'ai voulu trouver dans ce dispositif, un chemin de traverse qui

contrarie l'orthogonalité ambiante de nos espaces de vie.

Pourquoi justement cette image des Pyrénées ?

Je crois qu'en vivant à Pau, on ne peut pas y échapper. Où que l'on aille, on finit toujours par tomber sur la chaîne qui nous fait face. Elle est une sorte de décor de théâtre, un fond, un papier peint devant lequel se déroule nos vies. Son image nous accompagne en permanence. La montagne, n'est pas quelque chose que je pratique, c'est surtout une image que j'ai devant les yeux depuis toujours. Et c'est cela qui m'a intéressée.

Actuellement à Pau, avec l'exposition *Monts et Merveilles*, on s'aventure au milieu des montagnes avec des œuvres qui mettent plutôt l'accent sur des détails géologiques, les forces naturelles en présence et l'usage physique ou mythologique que les hommes font de ce territoire. Ce n'est pas le cas de ton travail.

Non, dans mon travail, la montagne est une matière première qui m'a permis de créer l'aménagement intérieur de l'exposition. Elle apparaît comme une image qui me sert à mettre en place un environnement, elle est un prétexte pour faire reculer les limites de ce qui cache l'horizon. Déstructurer son image c'est une façon de voir plus loin, derrière le papier peint.

Dans cette exposition, tu montres aussi des formes qui naissent sur les vitres. Est-ce une invitation à observer le pay-

sage de l'intérieur, depuis une sorte de refuge ?

J'avais envie de quelque chose d'immersif. Et comme la moitié de la salle est en verre et que le rapport dedans-dehors est évident dans l'architecture de ce lieu, j'ai fait le choix de garder uniquement un élément vitré. Cela crée un découpage, un échantillon de paysage que j'introduis dans la composition de la chaîne de montagne déstructurée de l'exposition. Mais les autres espaces vitrés sont considérés comme des seuils entre intérieur et extérieur et j'ai voulu créer une « réaction paysagère » à cet endroit, une sorte d'épiderme sensible.

On se situe donc dans un espace intérieur, en immersion au milieu d'éléments de mobilier comme les cadres au mur, les assiettes cassées découpées comme des rochers, les stores qui miment la succession des pics.

Oui comme des pics, mais l'inclinaison que je donne aux stores peut aussi évoquer un battement d'ailes ou la pente des toits. On introduit l'évocation du paysage à l'intérieur et on en recompose la variation avec ce qui nous entoure, avec différents éléments du domestique. C'est l'image de la chaîne de montagne que je ramène chez moi pour me l'approprier. J'essaye de rendre visible l'influence du paysage sur nos décors intérieurs et en fait l'un et l'autre se pénètrent et c'est pour cela que je parle de collision entre le paysage et l'espace domestique. Elle entraîne ce côté bancal de la recherche de l'oblique et du mouvement.

Dans cette exposition les visiteurs sont plus invités à faire quelque chose avec l'image de la montagne qu'à venir apprécier des représentations de celle-ci.

Pas seulement, il peuvent aussi bousculer leur façon d'être dans une exposition. Si j'y amène du mobilier, tel le bloc canapé, c'est pour que l'on puisse l'utiliser. Pouvoir s'asseoir, se poser et regarder autour, comme on pourrait le faire chez soi, me paraît important. Cela nous rapproche des espaces qui nous sont familiers et peut-être que cela permettra aux gens qui ont du mal à entrer dans une exposition de franchir le pas.

Dans cette exposition il y a quelque chose de japonais. Est ce que cette référence te paraît juste ?

En effet dans les constructions japonaises, on constate que des formes de tailles réduites peuvent suggérer des modèles plus grands. Je me suis inspirée de la façon dont les volumes des intérieurs et des jardins sont pensés, non pour les reproduire mais pour en extraire des mécanismes de composition qui font que dans de tous petits espaces on peut retrouver l'infini ou la profondeur. Voilà, cela a nourri le travail au départ mais ensuite je m'en suis détachée, même si dans la simplicité des formes que je propose il en reste encore des traces.

Dans celle-ci, on trouve aussi la suite de la série de tes *objets qui dérangent* et l'envie de sourire et d'être complice de la désinvolture amusée avec laquelle tu les traites.



Pourtant, à tout instant, les stores peuvent être redressés et les images ré-alignées. Rien n'est jamais endommagé tout peut revenir « à la normale ». L'installation produit seulement un décalage du regard ; c'est l'ordinaire qui est rattrapé par l'imagination. Une assiette tombe, elle se casse et on peut voir des choses émerger des débris, je provoque juste un « remplacement » du regard. C'est le même effet qui se produit quand les codes d'accrochage sont modifiés. Lorsque j'installe les pièces très en hauteur et que je place du mobilier au sol ces décalages entraînent des points de vue différents.

Autre chose, on retrouve souvent la question du temps et des superpositions temporelles dans ton travail. Est-ce le cas ici ?

Dans la présence intemporelle de la montagne, en effet, des strates de temps se superposent et créent la complexité de ce qu'on a sous les yeux.

L'autre superposition sensible est celle des formes décoratives. Cette histoire des assiettes peintes que l'on choisit d'exposer comme des tableaux est assez ancienne. Les assiettes au mur, on a vu ça dans les cuisines de nos grand-mères et la tendance actuelle en décoration les remet au goût du jour. J'ai beaucoup de respect pour l'artisanat d'art, les objets fabriqués à la main, les matériaux nobles. Cet intérêt pour la décoration et le design contemporain, je l'inscris vraiment dans mon travail comme un sorte de contre-point au travail proprement artistique.

En effet tu as déjà introduit dans des travaux précédents un questionnement sur

la distinction art majeur et mineur.

Ça m'intéresse depuis longtemps et je me suis saisie de l'opportunité de cette exposition pour l'expérimenter. J'avais déjà bien avancé sur l'accrochage et il me fallait continuer à appréhender le grand espace au sol. C'était l'occasion de positionner du mobilier en dialogue avec les pièces qui occupent les murs et qui ont de ce fait un statut d'œuvre. Cette confrontation participait de la même réflexion à l'œuvre pour l'exposition *Désordre* : où se place la limite entre l'art et l'artisanat ?

Le store mis de guingois revendique ici un statut d'œuvre d'art, mais dans un autre contexte il a été conçu pour obturer des ouvertures. Certains éléments de mobilier ont été réalisés par des designers qui ont apporté lors de sa conception une connaissance du dessin et de la matière ainsi qu'un savoir faire qui ne se laisse pas effacer. Comment évaluer sa valeur en regard de ce qui est proposé avec un statut d'œuvre d'art ? Cette question, les visiteurs ont le droit de se la poser et d'ailleurs elle anime tout un pan de la création artistique contemporaine.

Tu m'avais parlé, lorsque tu étais en résidence, de ce fond de documentation trouvé dans la rue, de cette rencontre inattendue avec une sorte de trésor. Cette découverte a-t-elle aussi contribué à l'évolution du projet ?

J'avais déjà décidé de fabriquer la série des cadres et d'y placer cette image de la chaîne de montagnes à laquelle j'avais envie de m'attaquer. C'est juste après que je suis tombée, grâce à mon chien qui

chine, sur un sac poubelle rempli d'une documentation ancienne sur les Pyrénées constituée de descriptions de randonnées, de cartes, de relevés topographiques et géologiques réunis par une personne probablement décédée. J'avais accès à l'histoire d'un homme à travers sa déambulation dans la montagne. Cela m'a beaucoup touchée parce que j'avais l'impression d'entrer dans sa vie et de refaire son chemin. Cet héritage me permettait de me retrouver au milieu de ces montagnes sans même y aller. C'est un peu comme s'il m'y avait guidée et cela a nourri ma réflexion. Il me semble que cette personne anonyme se réjouit peut être du fait que tous ses souvenirs aient servi à un travail artistique qui fait l'objet d'une exposition à la Cité des Pyrénées.



Désordre

Ce nouveau projet soutenu par l'espace d'art contemporain le Bel Ordinaire et coproduit par la Maison des éditions, développe une réflexion sur notre espace intérieur et les codes qui régissent communément son organisation. L'uniformisation et la globalisation des convenances en matière de design visent des principes récurrents d'orthogonalité et de fonctionnalisme que Clémentine Fort parvient ici à perturber. En introduisant du mouvement, en tirant des diagonales dans l'espace domestique, en imaginant des pièces qui viennent chahuter l'ordre établi, l'artiste nous amène à reconsidérer notre rapport à ce cadre usuel et aux habitudes que nous y développons.

Cette approche non-fonctionnelle remet en question notre lien fétichiste à l'objet et s'interroge plus généralement sur le conditionnement de nos activités humaines. Loin d'imposer une alternative autoritaire, Clémentine Fort opte pour des interventions subtiles qui viennent détourner de leurs fonctions des pièces de mobilier courant. Sa vision à la fois ironique et esthétique se joue de la rationalité et invite le spectateur à poser un regard nouveau, amusé ou critique, sur un univers normalisé.

DU 1^{ER} AU 31 OCTOBRE 2014
AU BEL ORDINAIRE.

SÉRIE DE 18 PIÈCES.
CHAQUE PIÈCE EST COMPOSÉE D'UN MEUBLE IKEA ET D'UNE SCULPTURE (MÉDIUM ET CONTREPLAQUÉ, LAQUÉS MAT ET BRILLANT, PIN ET CHÂTAIGNIER MASSIF, PLANTES, BOULONS, ÉCROUS, MOTEURS, RALLONGE 20M.).
DIMENSIONS VARIABLES.

PROJET RÉALISÉ AU COURS D'UNE ANNÉE DE RÉSIDENCE DE RECHERCHE MENÉE DANS LE DÉPARTEMENT CÉRAMIQUE DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART DES PYRÉNÉES, PAU TARBES ET RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU BEL ORDINAIRE ET DE LA MAISON DES ÉDITIONS.

Multiples, Monique Larrouture-Poueyto

Les artistes d'aujourd'hui ne se laissent pas facilement saisir ou apprécier à travers la pratique d'une unique discipline artistique ; c'est ainsi que Clémentine Fort, pour conduire sa recherche, convoque tour à tour la photographie, la céramique, la sculpture et l'installation. Ces différentes pratiques ont pour point commun de jouer avec l'idée d'édition multiple. Désormais, ce n'est plus seulement l'objet d'art unique qui véhicule l'idée des artistes car ils sont nombreux à assumer « la reproductibilité technique » de leur production artistique ; pour eux l'édition ou le tirage limité d'objets artistiques ne suppose pas la facilité de la production industrielle mais plutôt une production ouverte à un public plus large. Il en est de même pour l'ensemble des pièces proposées ici que leur auteure fait émerger de la tension provoquée entre le corps et l'espace au sein duquel elle évolue à travers différentes strates temporelles.

Rue de grenelle

D'entrée de jeu c'est en tant que photographe que Clémentine Fort agit, elle photographie le temps qui est passé et qui pourtant demeure. Dans la série *Rue de grenelle*, en se rendant visite à elle même dans un lieu où elle a réellement vécu, elle nous fait partager une expérience temporelle inusitée. Elle invente selon ses propres mots, « le plus-que-présent », un temps qui restait à inventer : celui qui enrichit le présent de sa concomitance avec le passé.

Les absents

C'est encore cette actualité du passé qui est révélée dans la série *Les absents*. Pour Clémentine Fort, les cols en céramique sont des « objets fossiles qui possèdent la blancheur poreuse de l'os ». Ils évoquent les souvenirs dont on ne peut se déprendre ou les fantômes qui nous habitent « comme un vêtement porté en nous » écrit-elle.

De la chair pour le béton

Dans la série de photographies qui évoque à nouveau ces strates de présences accumulées dans les lieux que nous fréquentons quotidiennement, une autre préoccupation affleure. Un personnage féminin vient se confronter à différentes architectures, sa silhouette vient perturber le jeu formel des bâtiments en rivalisant à l'aide de ses courbes, ses couleurs et ses accessoires avec le construit. Dans ce jeu, entre révérence et résistance, il est difficile d'évaluer celui qui prendra le pas sur l'autre. Pour cette chorégraphie, l'architecture qui n'est pas seulement décor, vient dialoguer avec des corps dont la présence est réelle ou simplement évoquée. On peut y voir la mise en scène d'une résistance sensible :

celle d'un sujet qui vient, à travers le temps qui passe, donner la répartition au bâtiment et en modifier la temporalité.

Les objets qui dérangent

Pour ce travail plus récent, c'est une forme de résistance comparable qui est à l'œuvre, mais cette fois la dimension temporelle n'est plus aussi prégnante, même si elle n'en est pas totalement exclue. Les pièces rassemblées dans les deux dernières salles proviennent en partie d'un stock de petit mobilier produit et mis en vente par la chaîne Ikea. Leur design est nettement issu d'une conception moderniste liée à la production industrielle mais aussi à l'histoire de l'art puisque les formes abstraites et très construites évoquent celles qui ont été conçues par les artistes russes des avant gardes du début du XX^e siècle et reprises plus tard par le courant de l'art minimal. Ces petits meubles aux formes très simples et épurées ont fait l'objet d'un traitement spécial : ils ont été empêchés de fonctionner ou détournés de leur fonction par des interventions discrètes. Clémentine Fort insiste pour dire qu'elle n'a pas voulu accomplir un geste autoritaire en coupant l'objet de son usage ou en le détériorant, elle préfère parler d'un suspend d'activité qui restitue à l'utilisateur un possible regard critique. Mais la portée de cette action est d'emblée complexe, elle se révèle à la fois critique et esthétique tout en relevant de l'histoire de l'art. D'une part, l'investigation porte sur l'usage de cette mono-forme qui est le résultat de la mondialisation ainsi que de pratiques commerciales douteuses. C'est plutôt à ce que l'on a nommé la « génération Ikea » que la question est posée : comment peut-



on prendre la mesure de cette forme de standardisation de l'environnement domestique parfaitement consentie ? En nous mettant en présence de ces objets courants mais qui sont en quelque sorte « empêchés », Clémentine Fort nous suggère de réagir, ou pas, à ce que suppose cette omniprésence dans nos intérieurs. Elle dérange leur fonction pour un temps et étend le dérangement à l'observateur, en provoquant un sursaut qui réactive le regard. Grâce à ce suspend l'interrogation devient possible, c'est à chacun de se positionner en souriant d'un air entendu ou en construisant une stratégie d'évitement de la question.

Par ailleurs, comme dans la série *De la chair pour le béton* évoquée plus haut, c'est encore le formalisme strict en matière de design qui est remis en question à travers les perturbations infligées à ces objets issus de la théorie fonctionnaliste. Dans l'installation, étagères et autres pièces de petit mobilier ont subi une transformation sans être détériorés, leur fonction a été suspendue par l'adjonction de prothèses étranges. On peut facilement, en supprimant celles-ci, rétablir la situation initiale sans altérer les objets d'origine. Cependant dans l'intervalle c'est leur légitimité qui a été interrogée. Certes leur forme première reste parfaitement ajustée à leur fonction qui est de soutenir des objets disposés contre un mur mais l'exposition montre que cette apparente rationalité cache probablement quelque chose.

Et c'est justement cela que nous sommes invités à découvrir grâce à ce suspend d'activité que l'artiste veut provisoire. On peut désormais regarder différemment ces objets qui font souvent partie de l'environne-

ment domestique. On se souvient alors que si de nombreux designers sont restés des adeptes du fonctionnalisme en matière de création de mobiliers, d'autres ont préféré travailler à dé-conditionner l'homme de son rapport fétichiste à l'objet. Pour eux le design est une façon de débattre de la vie et on retrouve cette même recherche de vitalité dans ces sculptures qui dérangent. À l'aide d'ajouts discrets Clémentine Fort parvient à déjouer le piège de la rationalité à l'œuvre. Les étagères de guingois ne peuvent plus, bien entendu, supporter des livres ou des objets mais avions nous vraiment besoin de ceux-ci ? et quelle place prenaient-ils dans notre environnement : décor ou nécessité ? Rien de ravageur dans cette ironie, la réponse à la question posée par ces assemblages dépendra uniquement du spectateur et il pourra choisir de la formuler en silence ou bien de la partager. À lui d'accepter d'être dérangé ou pas, d'en sourire ou de prendre la question au sérieux.

Une dernière piste d'interprétation peut être empruntée pour apporter un nouvel éclairage sur ces objets devenus sculptures. Plusieurs raisons à cela : leur présence dans un lieu d'exposition, la forme d'accrochage choisie ainsi que leur appartenance au registre des formes évoquant le courant de l'art minimal ou la pratique du *ready-made*. Dans des travaux antérieurs Clémentine Fort accorde une place importante à la dimension temps de l'image, capable de nous transporter dans ce précipité temporel particulier. Cette fois c'est la même invitation qui nous est faite : celle de déceler, dans des objets, les formes passées telles qu'elles sont devenues, de voir dans les étagères et les bibliothèques

Ikea des formes qui auraient pu trouver leur place en leur temps dans une exposition d'art minimal, par exemple. Les sculptures, produites par des artistes à une époque donnée, ont voyagé dans le temps. D'autres hommes, et pas seulement des artistes, les ont reçues et les ont transformées en un autre produit, en l'occurrence des éléments de mobilier contemporain. Mais, au cours de ce voyage dans le temps, qu'est-il advenu de leur statut d'œuvre d'art ? Et ceci est bel et bien une question qui intéresse les artistes. Clémentine Fort est experte à mettre en œuvre cette insolence bien tempérée qui soulève des questions importantes sans donner de leçons. Comment, sans abandon spectaculaire, ces formes sont elles devenues des objets usuels ? Ou quand et comment s'est opérée la substitution ? Cette fois, ce sont les habitudes de penser les formes artistiques comme intouchables ou sacrées qui sont dérangées.



Ode au bancal, Propos recueillis par Catherine Bordenave.

1 **Ettore Sottsass (1917-2007) est à la fois architecte, artiste et designer Italien, membre actif du mouvement antidesign et du groupe de Memphis. « Faire du design, ce n'est pas donner forme à un produit plus ou moins stupide pour une industrie plus ou moins luxueuse. Pour moi le design est une façon de débattre de la vie. »**

2 **Le groupe Memphis (1980) met « l'industrie au service du design ». Il souhaite que chacun utilise ses objets colorés et modulables à sa manière.**

Comment le projet *Les objets qui dérangent* s'inscrit-il dans ta démarche ?

Ce projet marque plutôt un tournant dans ma démarche. Jusqu'ici, j'ai beaucoup travaillé la question de la construction de l'identité, la thématique du souvenir et de la mémoire. J'évoquais la dilution des formes et des corps dans mon travail photographique ou dans ma pièce en céramique, *Les absents*. Dans les séries *Rue de Grenelle* ou *Rue Adoue*, j'abordais l'intime en mettant en scène ma famille, en rejouant des expériences personnelles. Donc j'avais envie d'un projet plus léger qui m'éloigne un peu de moi, de ma figure. Aujourd'hui, inconsciemment, alors que je vis à nouveau dans ma ville natale, je prends un peu de distance avec ma propre histoire. Par ailleurs, j'ai eu envie de faire une pause avec la photographie à cause du rapport très distancié qui empêche le contact direct avec la matière. Ce projet me donnait l'occasion de retrouver la céramique et de prendre le temps d'expérimenter, de tester de nouvelles formes.

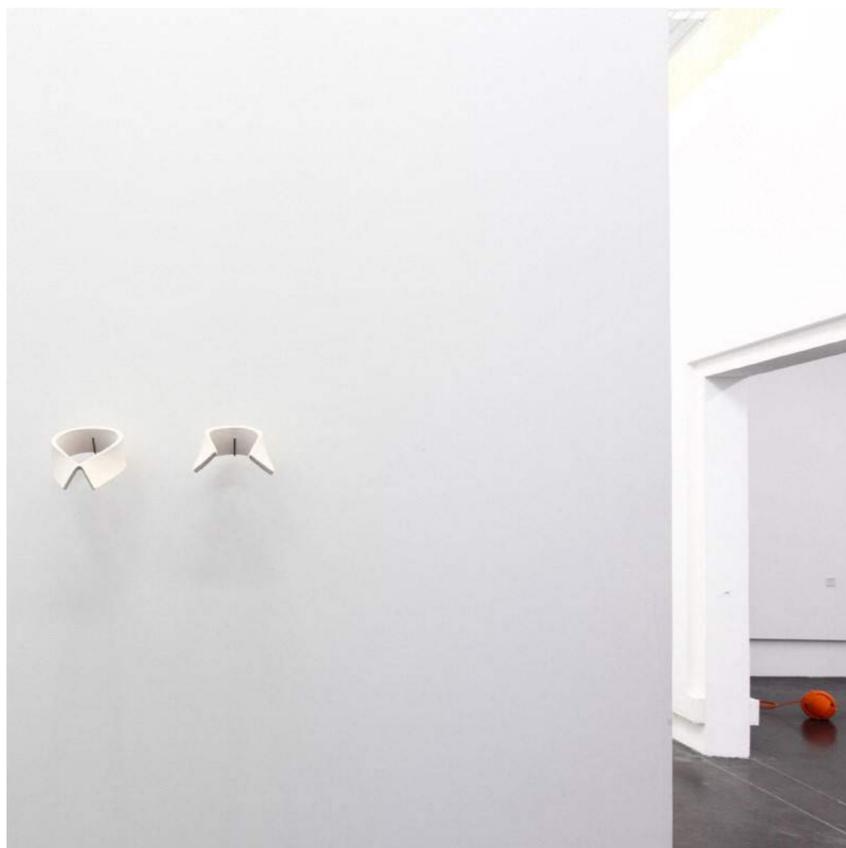
Dans cette série, tu questionnes le mobilier, l'espace intérieur. Comment abordes-tu cette problématique et quelle approche as-tu du design ?

Le design m'a toujours intéressée mais je ne voulais pas avoir une démarche de designer et créer de nouveaux objets. Je me sens plus proche des considérations d'Ettore Sottsass¹ et du groupe de Memphis² sur l'anti design. Selon eux, le designer doit nous déconditionner du rapport fétichiste qu'on peut entretenir avec l'objet, pour ne pas être dans un processus de consommation

à tout prix. Dans cette idée, mon propos consiste à imaginer un objet qui pourrait nous détacher de l'objet. Une façon de questionner l'univers du design, l'habitude des gestes, la fonction et l'orthogonalité, mais sans imposer de réponse pour autant. Pour avoir travaillé quelques années dans le domaine de la décoration, je me suis rendue compte que l'on ne fait que piocher dans un répertoire de formes, de couleurs dont on propose des assemblages. On évolue dans un univers pré-mâché par l'industrie, on a l'impression d'être libre et d'avoir des choix mais on se rend vite compte que l'on est à l'intérieur de quelque chose d'assez verrouillé et prédéterminé.

Face aux codes du design régis par le souci de fonctionnalisme, tu proposes une alternative à ce formatage. En quoi consiste-elle ?

En m'inspirant des architectes déconstructivistes qui pensent en terme de mouvement, d'oblique et de déséquilibre, je trouvais intéressant, dans un premier temps déjà, de déconstruire un système en perturbant les codes, pour démontrer à quel point ce qu'on nous propose est autoritaire. Pour cela, je suis partie de pièces de mobilier usuel de l'enseigne IKEA comme symbole de l'uniformisation mondiale et de la fonctionnalité. Loin d'imposer quelque chose d'autoritaire à mon tour, j'ai plutôt choisi d'insuffler de la poésie, du mouvement en créant des déséquilibres, des petites perturbations en introduisant des objets de passage qui induisent une autre lecture de notre intérieur. Par exemple, j'ai imaginé une cale qui décale une étagère et la rend incapable de supporter quoique



3 Marcel Duchamp (1887-1968), peintre, plasticien, homme de lettre français, notamment connu pour avoir inventé le *ready-made*.

4 Donald Judd (1928-1994) artiste plasticien et théoricien américain. Principal représentant du minimalisme. Il cherche à réduire ses sculptures aux formes géométriques les plus simples et élabore le concept d'installation permanente.

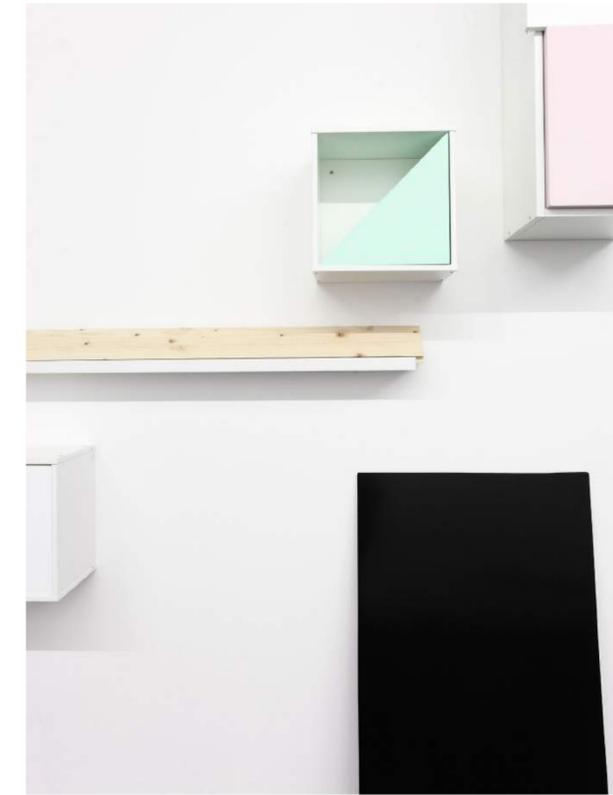
ce soit. Inéluctablement, on en revient au questionnement sur la fonction et le statut de l'objet dans la lignée de Duchamp³ et de sa pratique du détournement. Ces formes évoquent aussi celles de l'art minimal et les visées d'artistes tels que Donald Judd⁴ par exemple.

Dans la forme, tu as imaginé des pièces en céramique et en bois qui viennent se mêler à des objets manufacturés. Est-ce une façon de réhabiliter le geste manuel avec ce qu'il peut avoir d'incertain ?

L'artisanat et le travail à la main sont en effet des choses qui me parlent. J'avais envie de retravailler la céramique pour cette raison, même si cette technique amène son lot de contraintes, de difficultés pour obtenir quelque chose de précis. Pour ce qui est du bois, je ne l'avais jamais travaillé donc j'ai bénéficié de l'expertise en menuiserie et ébénisterie d'Alix Allain, l'assistant technique du BO, pour la réalisation des pièces. À l'opposé des méthodes de fabrication à grande échelle, je voulais proposer quelque chose de fait à la main avec des savoir-faire et des matériaux ancestraux. Peu importe les imperfections, les petits accidents, c'est justement cette fragilité que je trouve belle, là où normalement elle serait écartée. Donc je suis plutôt dans le « low tech », dans l'éloge de la lenteur et le culte du bancal à l'image de mes chaises sur lesquelles on ne peut pas s'asseoir.

Les objets qui dérangent pointe en filigrane la question du corps dans l'espace, déjà évoquée dans ton travail par son rapport à l'architecture notamment. Faut-il y voir le lien qui inscrit ce projet dans ton parcours ?

Par rapport à mon travail, ce projet est un des rares dans lequel il n'y a pas de représentation du corps. Je montre des objets, un décor intérieur qui induisent forcément des comportements humains. Je procède finalement par métonymie en évoquant le contenant pour parler du contenu. Cette série m'a en quelque sorte donné l'opportunité de retrouver l'architecture via la décoration et le design. J'ai grandi dans une famille d'architectes au milieu des plans et des agencements, c'est ce qui explique mon intérêt pour ce sujet. La notion de lieu, d'espace est très présente dans mon travail : je donne des noms de rue à mes séries photographiques, j'enferme mes personnages dans des huis clos. Le lieu devient un personnage supplémentaire, un témoin de la présence humaine. De fait, ce nouveau projet, qui questionne notre rapport à l'espace intérieur, trouve son sens dans l'ensemble de ma démarche artistique.



Expositions collectives



In vitro



« *La Réserve*, plateforme d'art itinérante fondée en 2018 par Lola Meotti propose le projet *In vitro* en collaboration avec *Le Bar Du Matin* à Bruxelles.

Pour ce 3^e opus, *In vitro* collabore avec le Bel Ordinaire, et Élodie Bernard (commissaire française basée à Orléans invitée en résidence au Bel Ordinaire). L'exposition existe donc simultanément à Pau, à Orléans et à Bruxelles.

À Pau, il s'agit d'investir durant la durée du confinement, les vitrines du *Taylor*, bistrot au 11 rue Alexander Taylor, proposant aux passants, lors de leurs quelques sorties hebdomadaires des sélections de reproductions d'œuvres d'artistes s'articulant autour d'un propos.

Reproductions d'œuvres évidemment puisque le confinement nous empêche d'échanger les œuvres originales. Néanmoins ces affiches tentent déjà une échappée hors des écrans d'ordinateurs et de smartphones et arborent le statut d'échantillons grands formats, de preview de ce que nous espérons tous : la fin de l'isolement et la reprise des expositions en chair, os et matériaux divers !

Par ces temps compliqués, je me plais à penser que ce type d'initiative peut recréer du lien, au moins celui de la vision, puisque celui du toucher nous est interdit. L'exposition *In vitro* # 3 s'articule autour des travaux d'artistes utilisant les espaces domestiques comme source d'inspiration. L'objet du quotidien vibre sur la frontière entre design, art, et fantasme. Les artistes visibles ici, par différents savoir-faire, dissolvent les décors de l'intime, en chimères habitées autant qu'habitantes.

Sarah Levy, designer, propose des images

de ses créations tels des packagings d'objets à la limite de l'utilisable. Un gant, avec une coque de smartphone intégrée et un sac à main, porteur de chien, nous offrent la possibilité d'une action optimisée, mais paradoxalement réductrice.

Clémentine Fort, avec ses objets, revisite le design contemporain en le soumettant à des absurdités, et met en scène ses sculptures sous forme de showroom.

Dans le travail de Xénia Lucie Laffely, on est emporté par la picturalité des réalisations qui vont se transformer petit à petit en coussins, plaid, tentures. On ne touche pas la peinture habituellement, mais ici on se laisse envelopper par celles de Xénia au sens propre autant que figuré.

Gwendoline Perrigieux joue elle aussi avec les codes de l'objet touchant et touchable. Un monochrome jaune, accroché dans une salle d'exposition type White Cube, s'autorise à devenir un objet usuel, d'assise, d'appui, pour le temps d'une pause que l'on se donne ordinairement pour regarder les œuvres.

Carole Louis réalise des performances, des mises en scène où elle interagit avec ses objets (céramiques, sculptures, textiles...), et interroge un statut, celui de l'humain parfois esclave de son quotidien et de ses attributs. »

Lola Meotti, avril 2020

Glissement de terrain



Dans un contexte urbain, lorsque l'on questionne la place de l'Homme dans son environnement c'est la confrontation entre nature et architecture qui est la plus attendue alors qu'à l'évidence, c'est l'adaptation de l'une à l'autre qui se révèle la plus intéressante.

Le projet consiste à déplacer un échantillon de la flore urbaine qui se développe à l'extérieur de l'espace d'exposition, à l'intérieur de celui-ci ; et à créer à partir de ces plantes une installation plastique et sonore à la fois fragile et aléatoire qui poussera pendant l'exposition.

Dans un espace d'exposition vidé, tourné vers son architecture spectaculaire, les subtiles interventions « paysagères » se jouent de leur environnement. La lenteur, l'instabilité, et l'expérimentation s'opposent à l'espace architectural pensé comme achevé et permanent. Et c'est le son, produit à l'approche du spectateur qui semble attirer le regard de celui-ci sur ce qui paraît ne pas exister : ce vivant, cet éphémère qui pousse et repousse le fini et l'inaltérable.

**EXPOSITION COLLECTIVE
INSTALLATION COMMUNE
DU 4 MAI AU 3 JUIN 2017
AU QUAI DES ARTS, CUGNAUX.**

**COLLECTION D'OBJETS-SCULPTURES
DIMENSIONS VARIABLES.**

PROJET SOUTENU PAR
LE BEL ORDINAIRE
ET LA MAISON DES ÉDITIONS.



Du naturel à l'architectural, Monique Larrouture-Poueyto

En bref & à suivre.
Chroniques des alentours du Bel Ordinaire,
à la loupe ou de plus loin.

Les formes généreuses de la grande halle d'exposition du Quai des arts à Cugnaux abritent du 4 mai au 3 juin, l'exposition *Glissement de terrain*. L'allure « brutaliste » de ses murs en béton contredit apparemment l'intrusion de la nature en ces lieux, et pourtant plusieurs échantillons de la flore urbaine, déplacés de l'extérieur vers cet intérieur par les artistes invités, vont durant cette période tester leur vitalité au sein de ce cadre architectural.

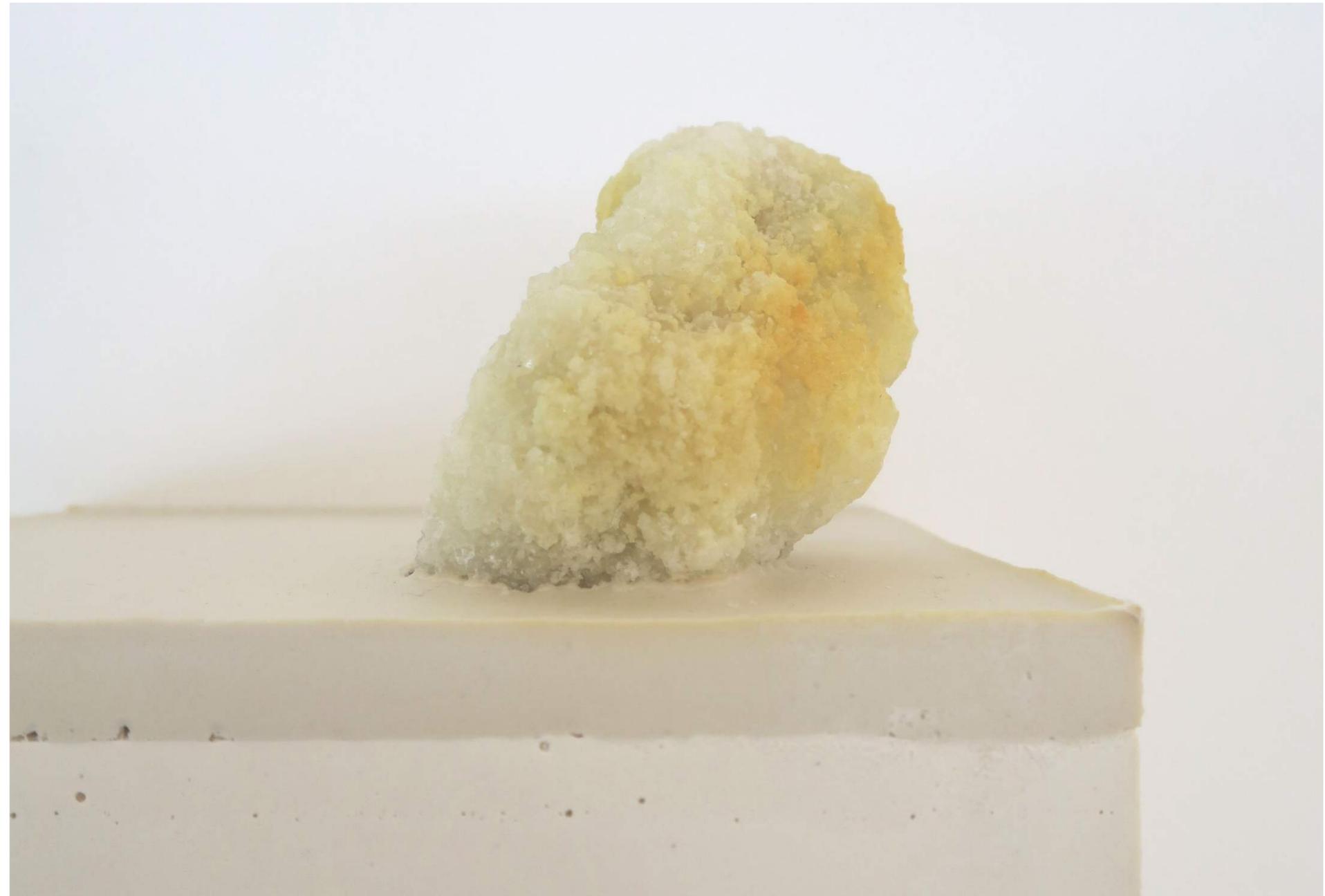
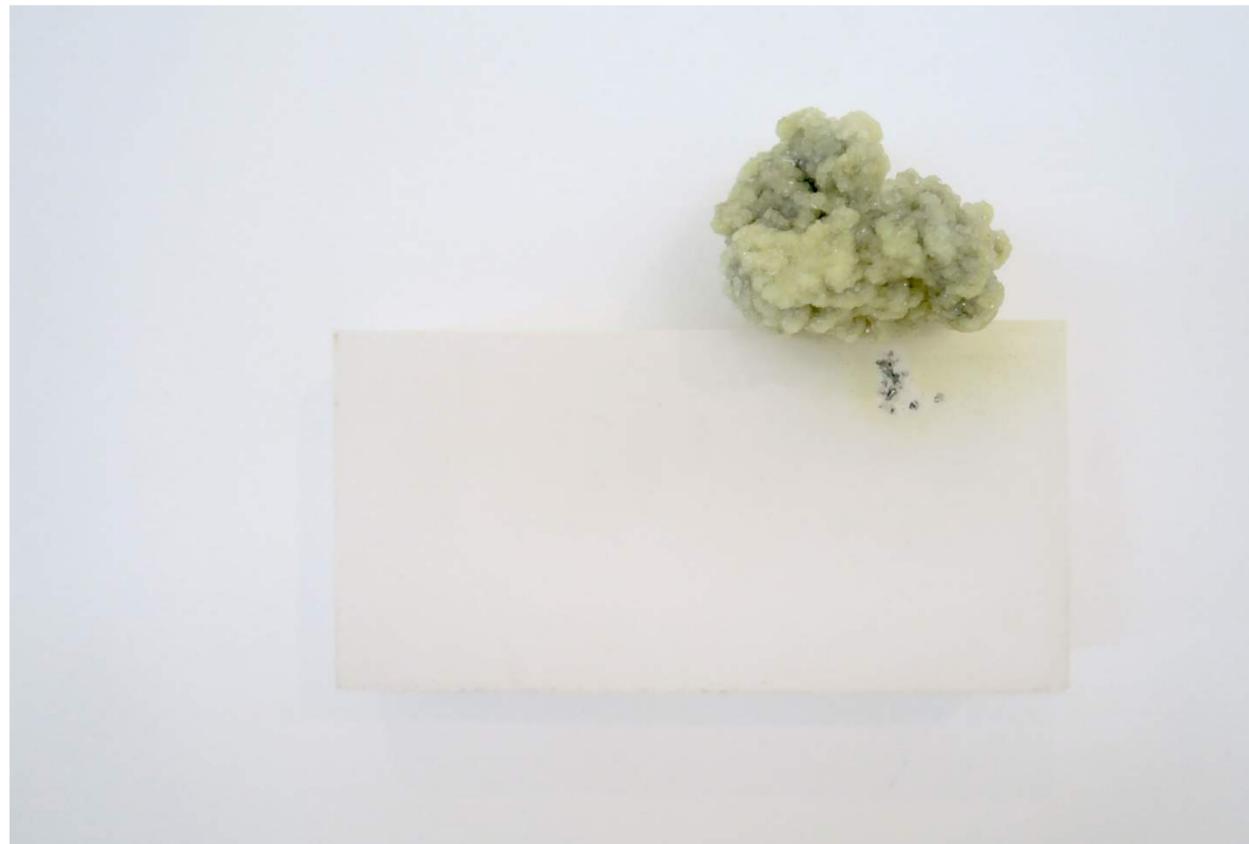
Dès l'entrée, le visiteur est frappé par la sincérité des matériaux : ceux de la salle d'exposition, choisis sans artifice, à l'inverse du goût de l'ornement et ceux des éléments naturels à partir desquels ont œuvré les artistes. Ils confèrent à l'ensemble une grande unité qui ne sera pas contredite par la visite. Le bois brut répond au béton, les formes de branches mortes de certaines sculptures, semblent mimer les nervures des dalles de marbre du sol et les socles des sculptures cristallines ne font qu'un avec le mur. Les couleurs elles-mêmes déclinent une harmonie de blanc, de gris et de noir. Les œuvres présentées, toutes réalisées pour l'occasion, semblent avoir trouvé avec l'espace d'exposition une sorte d'intimité déjouant la frontière habituelle entre le dehors et le dedans. C'est le cas de l'étrange bloc posé à même le sol, par Christophe Clottes de manière si discrète qu'il est presque invisible. Il provient de la récolte sur une grande superficie de terrain, de graines ailées de pissenlit amalgamées de façon tout à fait naturelle pour produire cette forme à la fois compacte et fragile : une masse de légèreté.

D'autres formes de concrétions végétales ou minérales se révèlent dans l'exposition : les étranges cristaux sur tige de Clémentine Fort, les terminaisons/branches des câbles tombant du plafond que Guillaume Batista Pina utilise pour faire allusion à une sorte de symbiose du végétal et de l'électronique. Toutes ces créations évoquent des connivences inusitées entre le naturel, le bâti ou l'artefact. Certaines, sensibles au toucher, sont capables de perturber le fond sonore de l'exposition.

Le même terme d'intimité utilisé plus haut pourrait également servir à décrire la relation de travail vécue, au cours de la période de préparation de l'exposition, dans les ateliers de création du Bel Ordinaire, par les trois artistes qui font partie du collectif *Maison des éditions*. À l'occasion de l'invitation lancée par le *Quai des arts*, ils ont véritablement joué le jeu du collaboratif en infléchissant leur propre travail afin de privilégier une écriture commune. Les formes et les productions restent autonomes et faciles à attribuer à l'un ou à l'autre, et pourtant l'ensemble est homogène. Ils semblent avoir choisi d'utiliser une même écriture pour écrire des textes différents. Chacun s'est engagé dans un récit, mais la langue est restée la même et ils ont veillé à ce que toutes les pièces présentées restent en dialogue les unes avec les autres. C'est le cas des cartographies de moulages de taupinières dressées au mur par Christophe Clotte qui dialoguent avec l'installation sonore de Guillaume Batista Pina ainsi qu'avec les délicates fleurs de cristaux que Clémentine Fort a fait pousser en symbiose avec les parois de la salle.

C'est ainsi que ces trois artistes sont parvenus à rendre poreuse la frontière entre nature et architecture, mais aussi entre des aventures plastiques singulières.





Yöp



En perturbant insidieusement l'ordre établi et les usages, Clémentine Fort change notre regard sur ce lieu du quotidien, pour un déconditionnement en douceur de notre rapport à l'objet et à sa fonction. Elle propose une réflexion sur l'espace intérieur et ses codes.

**EXPOSITION COLLECTIVE
DU 18 MARS AU 30 AVRIL 2017
IKEA, BAYONNE.**

PROJET SOUTENU PAR LE BEL
ORDINAIRE ET COPRODUIT PAR LA
MAISON DES ÉDITIONS.

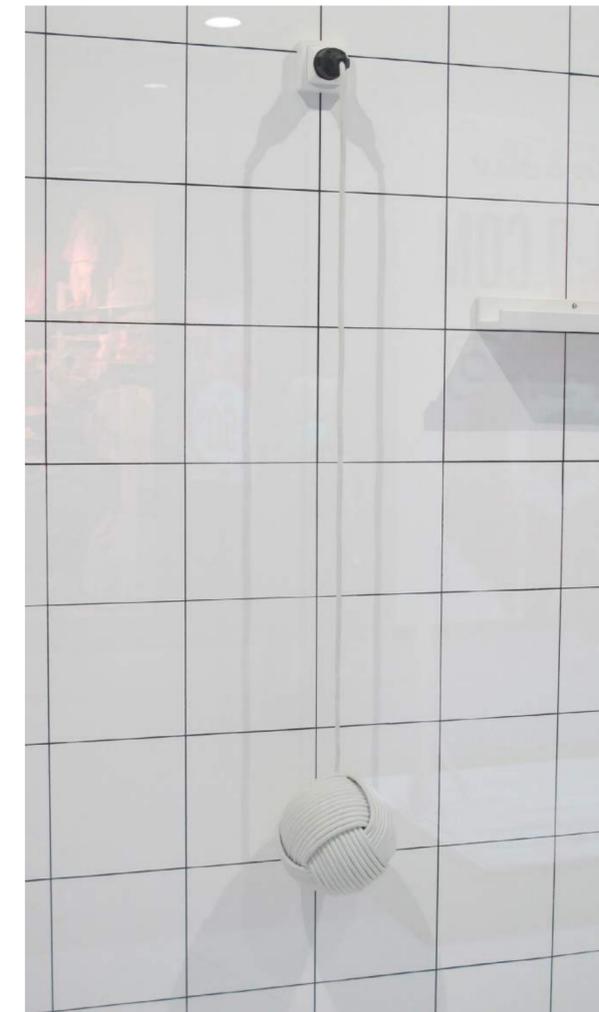
YÖP
YÖP

1. CLEMENTINE FÖRT

Catalogue des objets qui dérangent

P2





Ode au bancal 2, Monique Larrouture-Poueyto

En bref & à suivre.

Chroniques des alentours du Bel Ordinaire,
à la loupe ou de plus loin.

Samedi 18 mars,
zone industrielle de Bayonne.

L'intérêt pour l'art contemporain exige parfois de se livrer à des pratiques incongrues telles que la déambulation dans différents étages d'une galerie marchande. Dans le cas de l'exposition-événement *Yöp* pour retrouver le travail de Clémentine Fort, artiste invitée dans ce cadre, il s'agira de trouver « l'intrus », en l'occurrence les vitrines composées par elle comme des œuvres à part entière, au milieu de ses voisines qui conservent leur statut purement commercial. Un précédent bref précise le contexte de la manifestation conçue par COOP en collaboration avec IKEA. On peut s'y reporter pour comprendre la raison de l'invitation faite par Julie Laymond, commissaire de l'exposition, et ce qu'elle a de providentiel pour cette artiste en particulier.

En fait, les vitrines contenant les objets qui dérangent de Clémentine Fort se repèrent facilement : la rigueur de la composition et l'équilibre des formes les placent d'emblée du côté du pictural. La structuration géométrique et colorée des sculptures fait tout de suite oublier que celles-ci sont conçues à partir d'éléments de mobilier présents qu'on pourrait retrouver dans les rayons du magasin. L'occasion d'identifier ce qui distingue un objet d'art de sa version utilitaire devient une véritable expérience esthétique. Marcel Duchamp nous a mis sur la voie avec ses *ready-made* et depuis, de nombreux artistes, philosophes et critiques d'art ont enrichi cette réflexion. Mais dans le cas de cette exposition, l'exercice est corsé par le fait que les artefacts

ne sont pas proposés à notre faculté de juger (pour citer un philosophe plus ancien) dans le cadre valorisant d'un musée, d'un centre d'art ou d'une galerie d'art, mais dans celui d'une galerie marchande.

C'est dans ce contexte commercial justement que *les objets qui dérangent* trouvent une dimension nouvelle. La série est composée de pièces de mobilier IKEA discrètement associées à des sculptures qui en perturbent l'usage. Ces insidieuses interventions artistiques sont des invitations au déconditionnement en douceur de notre rapport à l'objet et à sa fonction. Les objets sont « empêchés » de fonctionner et détournés de leur fonction par des adjonctions discrètes, mais non définitives. Pour l'artiste, il n'est pas question d'accomplir un geste autoritaire en coupant l'objet de son usage, elle préfère parler d'un suspend d'activité qui restitue à l'usager un possible regard critique. D'autre part, les objets continuent d'exister, en dehors de leur valeur critique, comme des sculptures inscrites dans l'histoire des formes de la modernité interrogeant la distinction entre art majeur et art mineur.

Une première exposition, *Désordre*, en 2014, réunissait plusieurs pièces qui étaient mises en relation avec l'architecture, l'espace d'habitation et le lieu d'exposition. Cette manière de faire, à la fois ironique et formellement exigeante, invitait le spectateur à poser un regard nouveau, qu'il soit amusé ou critique, sur l'ensemble des sculptures présentées. Par la suite, un objet édité, *Bancal*, en équilibre entre catalogue d'exposition et pièce à part entière, est venu prolonger la démarche. Il contient

quatre pièces de bois en trois dimensions et en quatre coloris qui permettent concrètement à l'acquéreur de « décaler » dans son propre intérieur, des éléments de mobilier ou de décoration. Mais cette période « d'ode au bancal » trouve un prolongement dans ses récentes expositions. Au centre commercial Ametzondo Shopping à Bayonne et à la cité des Pyrénées à Pau, Clémentine Fort propose de nouveaux arrangements en combinant la particularité des lieux avec des objets collectés, des pièces personnelles déjà réalisées ou des photographies. Ces installations in situ constituent des sortes de tableaux éphémères, des saynètes abstraites à découvrir et sur lesquelles exercer un regard rafraîchi. Ainsi *Paysages domestiques* fait pénétrer dans la salle d'exposition de la cité des Pyrénées pour découvrir plusieurs aménagements visuels composés d'objets-sculptures où l'espace intérieur et le paysage sont envisagés comme un continuum.

La nature n'est pas si naturelle que ça.

Yöp, Monique Larrouture-Poueyto

En bref & à suivre.
Chroniques des alentours du Bel Ordinaire,
à la loupe ou de plus loin.

Pour ce rendez-vous de vernissage, à l'occasion de l'exposition *Yöp*, fixée au 18 mars 2017 à Bayonne, le point de chute est singulier. L'adresse indiquée se situe à la jonction de deux autoroutes, au milieu d'un réseau de ronds-points et de voies d'accès à des zones industrielles, à l'endroit où un immense bâtiment de couleur bleue s'impose par son volume impressionnant. Son énigmatique présence est élucidée par quatre lettres peintes en jaune sur sa carcasse : I-K-E-A, et ses proportions gigantesques l'apparentent à une sorte de vaisseau spatial qui aurait choisi cet endroit pour atterrir. Encore quelques marches imposantes à franchir et c'est l'entrée du nouveau centre commercial Ametzondo Shopping. C'est bien ici que se déroule l'exposition-événement *Yöp*, conçue par COOP en collaboration avec IKEA centres, annoncée comme une zone d'expérimentation artistique pour les artistes contemporains émergents du territoire. L'article de présentation en ligne indique que : « Pour le lancement de cette initiative, les vitrines accueilleront une série d'œuvres de Clémentine Fort intitulée *Les objets qui dérangent*, où chaque œuvre est composée d'un meuble IKEA et d'une sculpture qui en dévie la fonction ;

une pièce de Béranger Laymond intitulée *Reliefs* qui pose la question de la réalité du mur, une création vidéo d'Alizée Armet et d'Elena Guerin ainsi qu'une présentation des travaux de Thomas Lanette, Grégory Cucquel et Héléna Bertaud dans l'atelier. Julie Laymond, assure le commissariat de ces expositions-vitrines avec autant de soin qu'une programmation destinée à un centre d'art. »

L'annonce n'est pas trompeuse, tout ce qui restait un peu abstrait avant la visite s'éclaire d'un jour nouveau car le parcours au sein des allées du centre commercial bouscule les habitudes des visiteurs d'exposition. C'est l'association COOP, créée en 2013, très active dans la région, qui porte ce projet, et les intentions de cette jeune équipe, disponible et compétente, sont clairement énoncées : « Avec *Yöp*, il s'agit de déplacer le regard du grand public sur l'art contemporain, d'interroger les passants dans un lieu inattendu, mais aussi de faire sortir les artistes de leur zone de confort. »

Ce jour-là, le pari est tenu : un public d'amateurs et de curieux découvre les expositions vitrines au milieu de celles des commerces et chacun peut ainsi tester sa propre faculté à repérer et à apprécier tout en se montrant actif dans l'acte de regarder. Peu de visiteurs non-avertis se manifestent mais certains, un sourire amusé aux lèvres, partagent volontiers leurs impressions.

En 1975, dans *The Philosophy of Andy Warhol (From A to B & Back Again)*, l'artiste écrivait que « tous les musées deviendront

des grands magasins et tous les grands magasins deviendront des musées ». À ce jour il semble avoir en partie raison.

Certes les musées sont loin d'être devenus des grands magasins même si *l'Exit through the gift shop* (pour reprendre le titre du film de Banksy) est devenu l'usage incontournable des expositions dans la plupart des musées et centres d'art du monde entier. Par contre, Andy Warhol semble avoir, en effet, prévu la mutation actuelle des galeries marchandes qui tentent de plus en plus de rivaliser avec les lieux de diffusion artistique en proposant de nouvelles expériences associant culture, loisir et commerce. Il est possible de citer quelques récentes initiatives en France qui ont pris ce chemin. Le Polygone Riviera de Cagnes-sur-mer a confié, en 2016 à Jérôme Sans, co-fondateur du Palais de Tokyo, l'exposition d'œuvres d'une dizaine d'artistes français et internationaux au sein même du centre commercial. En septembre 2016, le BHV de Paris a fêté, à travers une exposition dans ses locaux, une collaboration avec les artistes allant de Marcel Duchamp à Jeff Koons. Enfin, plus près d'ici, il faut citer l'activité du Parvis de Tarbes qui, installé au sein du centre commercial E. Leclerc, propose une programmation artistique en art plastique et spectacle vivant, riche et exigeante. Un peu partout, art contemporain et privé font bon ménage et des fondations d'art à l'initiative d'entreprises ou de particuliers voient le jour, surtout depuis que des dispositifs fiscaux alléchants ont été mis en place.

Il est vrai qu'il est devenu urgent de compenser la baisse des aides publiques dans

ce domaine, mais il reste nécessaire de s'interroger sur les avantages et les inconvénients de cette nouvelle situation. L'utopie de l'art pour tous pourrait très bien se dissoudre dans la production de formes artistiques consensuelles. Il faut donc saluer la lucidité de COOP qui s'empare de cette nouvelle réalité très concrète en proposant le projet *Yöp* et en prenant le risque de confronter ses ambitions artistiques et ses convictions à des logiques de marché.

Les artistes d'aujourd'hui ont des besoins nouveaux. Ils ne peuvent plus se contenter de rester dans l'attente de fonds publics attribués à la recherche artistique et de résidences de créations trop rares et hypothétiques. Ils veulent trouver de nouveaux lieux d'expositions, une alternative au passage obligatoire par les galeries qui monopolisent les contacts avec le marché de l'art et les collectionneurs. Ils ont besoin de nouveaux réseaux d'amateurs, de collectionneurs et des sources de revenus plus diversifiés. Désormais à l'étroit dans la forme imposée de la boîte blanche de galerie ou de la salle d'exposition, ils cherchent de nouveaux lieux à investir, de nouvelles solidarités dans le secteur de la diffusion et de la médiation de l'art contemporain.

Projets indépendants



Te prends pas la tête !

Cette création à l'adresse des plus jeunes est influencée par plusieurs ouvrages sur ce qu'on appelle aujourd'hui les troubles du déficit de l'attention. On y trouve des ouvrages du philosophe Bernard Stiegler sur la captation (et l'épuisement) de nos attentions, de Yves Citton avec son écologie de l'attention et, d'une manière plus déterminante ceux de Jean-Philippe Lachaux, chercheur en neurosciences et spécialiste de l'attention. J'ai découvert ce dernier avec son premier ouvrage *Le cerveau attentif* dont je recommande vivement la lecture tant il ouvre une compréhension fine de nos fonctionnements tout en nous réconciliant avec notre attention.

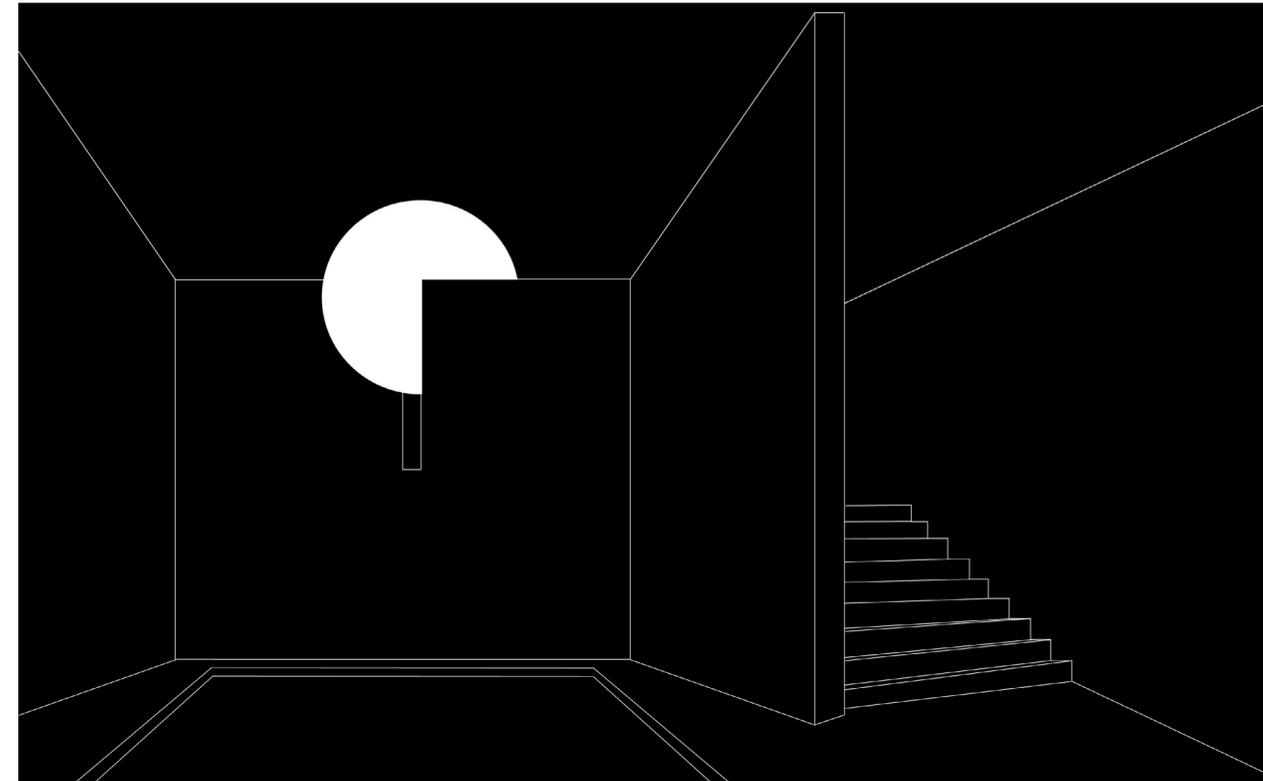
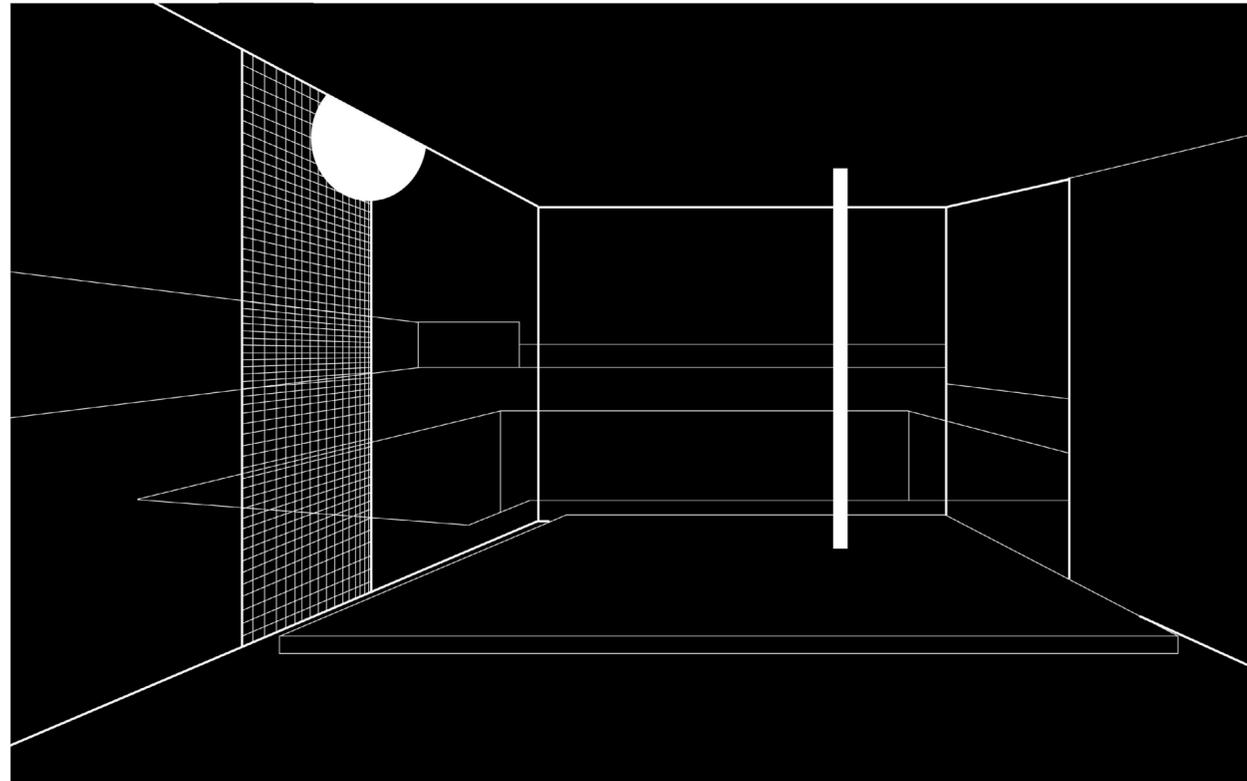
Directeur de recherche en neurosciences cognitives au sein de l'unité Inserm « Dynamique Cérébrale et Cognition » à Lyon, il est l'auteur de deux autres livres référence sur le sujet, tous parus chez Odile Jacob : *le Cerveau funambule – Comprendre et apprivoiser son attention* et *Les petites bulles de l'attention – Se concentrer dans un monde de distractions*. Ce dernier, dont une partie est au format bande dessinée, a pour but de proposer une sorte de manuel de l'attention sous une forme adaptée aux plus jeunes, des enfants aux adolescents. D'image en métaphore, il explique ce qu'est l'attention, son fonctionnement et propose des moyens pratiques de l'apprivoiser malgré ses caprices. L'accent est mis sur la métacognition, c'est-à-dire la connaissance de son propre fonctionnement mental et son observation dans la vie de tous les jours.

**OPÉRA NATIONAL GARNIER-BASTILLE,
PARIS
BALLET JEUNE PUBLIC
5, 6, 7 MARS 2020
PRÉCÉDÉ D'UNE TOURNÉE EN FRANCE.**

ÉQUIPE ARTISTIQUE :
CHORÉGRAPHIE : THIERRY ESCARMANT
MUSIQUE : RYAN KERNOA
MISE EN SCÈNE : THIERRY ESCARMANT
LUMIÈRES : THOMAS MARÉCHAL
IMAGES : CLÉMENTINE FORT

DISTRIBUTION :
DANSEUR : VICTOR VIRNOT
COMÉDIENNE : FANNY AVRAM

PRODUCTION ÉCRIRE UN MOUVEMENT
COPRODUCTION L'AGORA - BILLÈRE,
ESPACE JAMES CHAMBAUD - LONS,
OARA - OFFICE ARTISTIQUE RÉGION
NOUVELLE AQUITAINE, SERVICE
CULTUREL DE MOURENX, SCÈNE
CONVENTIONNÉE ESPACE JELIOTE
OLORON SAINTE-MARIE
PARTENAIRES LA VILLE DE PAU,
LE CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES
PYRÉNÉES ATLANTIQUES, LA RÉGION
NOUVELLE AQUITAINE, LA DRAC
NOUVELLE AQUITAINE, L'ADAMI ET LA
SPEDIDAM



D'une rive à l'autre

Comme une caresse froide, je trouve la petite fille que j'étais, je la regarde. On a la même peau, les mêmes cheveux. C'est une ombre portée de l'enfance, cette autre que l'on a été et qui persiste malgré la course du temps. Une ambiguïté silencieuse, à la fois avec et séparée, elle vit à la surface de son hôte. Invariablement seconde, elle entretient l'équivoque, elle s'appuie mais n'a aucune prise. Elle demeure, comme s'il n'y avait qu'une partie de nous qui grandissait.

**SÉRIE DE PHOTOGRAPHIES.
UNE SÉRIE DE 24 VITROPHANIES
DE : L.108 X H.56 CM CHACUNE.**

**A ÉTÉ IMPRIMÉE SUR VINYLE ADHÉSIF
ET INSTALLÉE EN 2016 POUR UNE
COLLECTION PRIVÉE À ANGOULÊME.**





Standard/ particulier



Les deux nouvelles pièces qui viennent compléter *Les objets qui dérangent* s'inscrivent dans un mouvement suspendu entre le passé et le présent, l'artisanat et le design, le fait main et la préoccupation de l'industrie.

Sur un meuble IKEA accroché au mur, une sculpture en bois de châtaignier faite à la main vient en déranger l'ouverture. À côté, le même meuble avec la même sculpture, cette fois en grès. À la manière d'un diptyque, les deux pièces distinctes ouvrent par cet espace en miroir, la possibilité d'une étude, un aller-retour entre les formes simples et les couleurs claires. Le blanc du meuble et du mur se confondent offrant au regard les matériaux laissés bruts, bois clair et terre cuite presque chair. L'objet réalisé à partir de savoir-faire traditionnels et l'objet produit par des procédés industriels entretiennent une correspondance étrange. De cet assemblage de contraires semble émerger deux visages aux longs nez, aux orbites saillantes, à la verticalité mutique, aux regards aveugles.

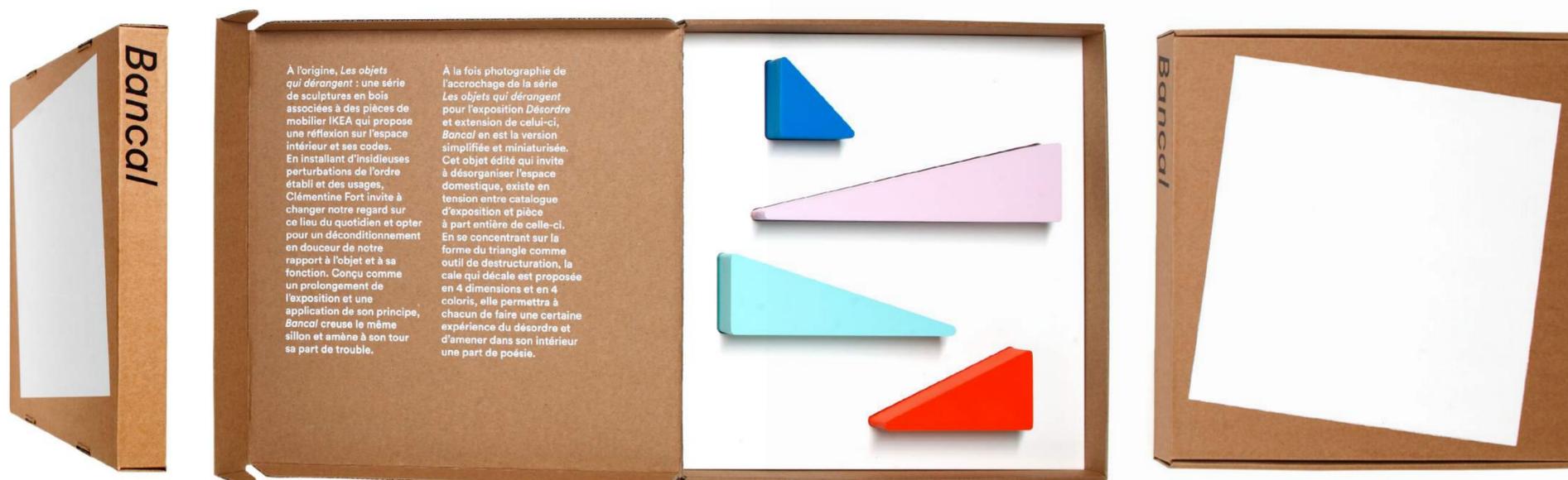
Entre évanescence et apparition, la composition atténue la comparaison rigide et tisse des liens entre les hommes et le temps. Quelque part, le présent, le contemporain, le populaire, le marchand et au-dessus posé juste au bord, le passé, l'archaïque, l'artisanal, le magique comme si on ne savait plus où commençait le futur.

**PROJET DE RECHERCHE
RÉALISÉ EN 2015 AU COURS D'UNE
ANNÉE DE RÉSIDENCE MENÉE DANS
LE DÉPARTEMENT CÉRAMIQUE DE
L'ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART DES
PYRÉNÉES, PAU.**

**DIPTYQUE
MEUBLE IKEA : SCULPTURE EN
CHÂTAIGNIER MASSIF
MEUBLE IKEA : SCULPTURE EN GRÈS
DIMENSIONS VARIABLES**

**EXPOSITION :
DÉSORDRE, BEL ORDINAIRE, 2014.**

Banctal



À l'origine, *Les objets qui dérangent* : une série de sculptures en bois associées à des pièces de mobilier IKEA qui proposent une réflexion sur l'espace intérieur et ses codes. En installant d'insidieuses perturbations de l'ordre établi et des usages, Clémentine Fort invite à changer notre regard sur ce lieu du quotidien et opter pour un déconditionnement en douceur de notre rapport à l'objet et à sa fonction. Conçu comme un prolongement de l'exposition et une application de son principe, *Banctal* creuse le même sillon et amène à son tour sa part de trouble.

À la fois photographie de l'accrochage de la série *Les objets qui dérangent* pour l'exposition *Désordre* et extension de celui-ci, *Banctal* en est la version simplifiée et miniaturisée. Cet objet édité qui invite à désorganiser l'espace domestique, existe en tension entre catalogue d'exposition et pièce à part entière de celle-ci. En se concentrant sur la forme du triangle comme outil de destruction, la cale qui décale est proposée en 4 dimensions et en 4 coloris, elle permettra à chacun de faire une certaine expérience du désordre et d'amener dans son intérieur une part de poésie.

À l'origine, *Les objets qui dérangent* : une série de sculptures en bois associées à des pièces de mobilier IKEA qui proposent une réflexion sur l'espace intérieur et ses codes. En installant d'insidieuses perturbations de l'ordre établi et des usages, j'invite à changer notre regard sur ce lieu du quotidien et opter pour un déconditionnement en douceur de notre rapport à l'objet et à sa fonction. Conçu comme un prolongement de l'exposition et une application de son principe, *Banctal* creuse le même sillon et amène à son tour sa part de trouble.

À la fois photographie de l'accrochage de la série *Les objets qui dérangent* pour l'exposition *Désordre* et extension de celui-ci, *Banctal* en est la version simplifiée et miniaturisée. Cet objet édité qui invite à désorganiser l'espace domestique, existe en tension entre catalogue d'exposition et pièce à part entière de celle-ci.

En se concentrant sur la forme du triangle comme outil de destruction, la cale qui décale est proposée en 4 dimensions et en 4 coloris, elle permettra à chacun de faire une certaine expérience du désordre et d'amener dans son intérieur une part de poésie.

**OBJET ÉDITÉ EN SÉRIE LIMITÉE.
PROJET RÉALISÉ EN 2015
EN COLLABORATION AVEC
BENJAMIN LAHITTE.**

**BOÎTE EN CARTON.
30 X 30 X EP. 3,5 CM
SÉRIGRAPHIÉE RECTO / VERSO
PLAQUE DE FOREX
30 X 30 X EP. 1 CM
CALES TRIANGULAIRES EN BOIS PEINT
L. 20 X L. 3 X H. 5 CM — ROSE
L. 15 X L. 3 X H. 5 CM — ORANGE
L. 10 X L. 3 X H. 5 CM — VERT
L. 5 X L. 3 X H. 5 CM — BLEU**

EXPOSITIONS :

- BEL ORDINAIRE, 2020.
- YÖP, IKÉA-BAYONNE, 2017.
- MULTI, GALERIE DU SECOND JEUDI, BAYONNE, 2016.
- IMAGE/IMATGE, ESPACE LIBRAIRIE DU CENTRE D'ART, ORTHEZ, 2016.

PROJET RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU BEL ORDINAIRE ET PRODUIT PAR LA MAISON DES ÉDITIONS
MAISONDESEDITIONS.FR/SHOP/MULTIPLES/BANCAL



Mary



Mary rima avec il, Mary rima avec elle. Mary est une île. À l'identité flottante, elle passe sans bruit d'un monde à l'autre, entre deux rives, elle retient son image dans le crépuscule. À contre courant elle atteint sa côte, s'approche bord à bord, l'affleure et s'ancre en lui. Elle a rejoint sa zone de silence. Pleine de lui, elle marche dans ses pas, il la suit. Du bord de la mer aux salons feutrés, partout où se tient à voix basse la conversation des apparences.

Mary s'éclaire à contre-jour. Les fenêtres éteintes, les ombres descendent. Elle baisse les paupières comme un geste d'aveu, le fond ouvert elle prend sa place de chaque côté du miroir et déroule les corps comme sortis de l'eau, les visages trempés de lumière dans un face à face intime, reflet de son épaisseur. Engourdie, elle refait le trajet de la veille. Il reste fiché dans sa chair comme un souvenir visible.

Clémentine Fort

INVITATION DE JULIEN BLAINE À COLLABORER AU NUMÉRO 1 DE SA REVUE, ÉDITIONS AL DANTE, 2012.

UN TEXTE, TROIS IMAGES. SÉRIE DE PHOTOGRAPHIES QUI CREUSE LA DOUBLE IDENTITÉ DU PERSONNAGE HISTORIQUE DE MARY READ EN S'ARRÊTANT SUR LE MOMENT OÙ, DÉBARRASSÉE DES REGARDS, ELLE LAISSE ÉCHAPPER SES DEUX VISAGES.



Les absents

Les absents, ce sont ces présences silencieuses, ces fantômes du présent qui nous habitent comme un vêtement porté en nous. Ils évoquent ceux qui fondent notre identité en faisant de nous ce que nous sommes ; ces proches, membres de notre famille, disparus ou éloignés qui marquent nos vies, ces penseurs, artistes, écrivains, cinéastes qui nous font réfléchir, rêver et grandir dans leurs images et à travers leurs voix. Avec le col comme motif de l'absence, l'objet fossile, répertoire amalgamé à la blancheur poreuse de l'os donne corps à ces présences absentes qu'on ne voit pas mais qui escortent nos pas.

DÉGOURDIS DE FAÏENCE, 2011.
GRAND FORMAT
L.17 X L.13 X H.4,5 CM
PETIT FORMAT
L.13 X L.12 X H.5 CM
PIÈCE UNIQUE

EXPOSITIONS :

- IMAGE/IMATGE, ESPACE LIBRAIRIE DU CENTRE D'ART, ORTHEZ, 2016.
- DÉSORDRE, BEL ORDINAIRE, 2014.
- ON FRAPPE À LA PORTE, MUSÉE DE LA CÉRAMIQUE CONTEMPORAINE, SAMADET, 2011.



De la chair pour le béton

« Dans la série de photographies qui évoque à nouveau ces strates de présences accumulées dans les lieux que nous fréquentons quotidiennement, une autre préoccupation affleure. Un personnage féminin vient se confronter à différentes architectures, sa silhouette vient perturber le jeu formel des bâtiments en rivalisant à l'aide de ses courbes, ses couleurs et ses accessoires avec le construit.

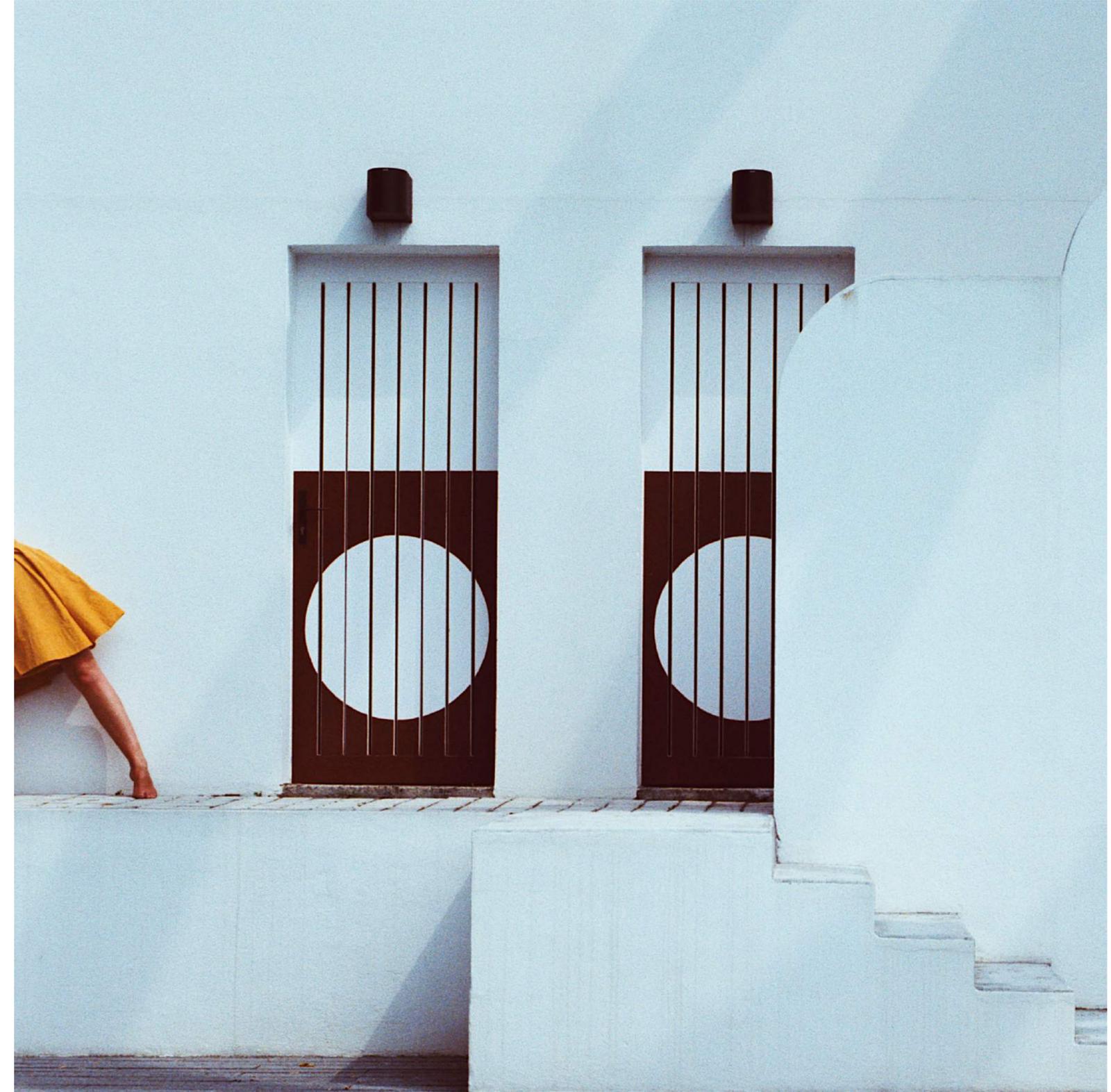
Dans ce jeu, entre révérence et résistance, il est difficile d'évaluer celui qui prendra le pas sur l'autre. Pour cette chorégraphie l'architecture qui n'est pas seulement décor, vient dialoguer avec des corps dont la présence est réelle ou simplement évoquée. On peut y voir la mise en scène d'une résistance sensible : celle d'un sujet qui vient, à travers le temps qui passe, donner la répartition au bâtiment et en modifier la temporalité. »

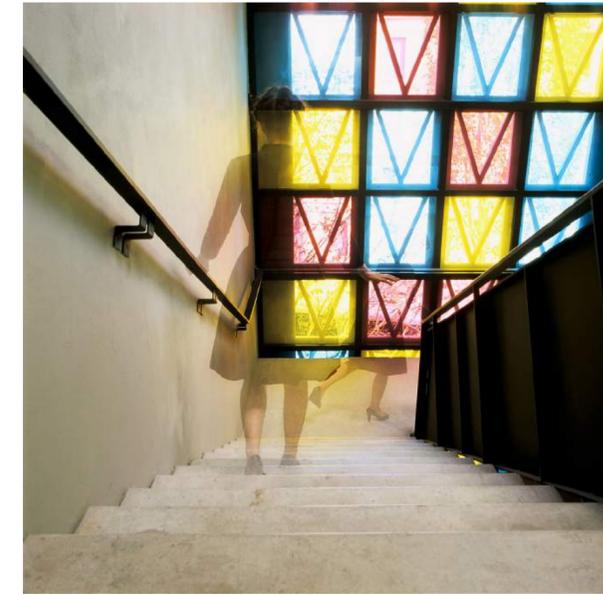
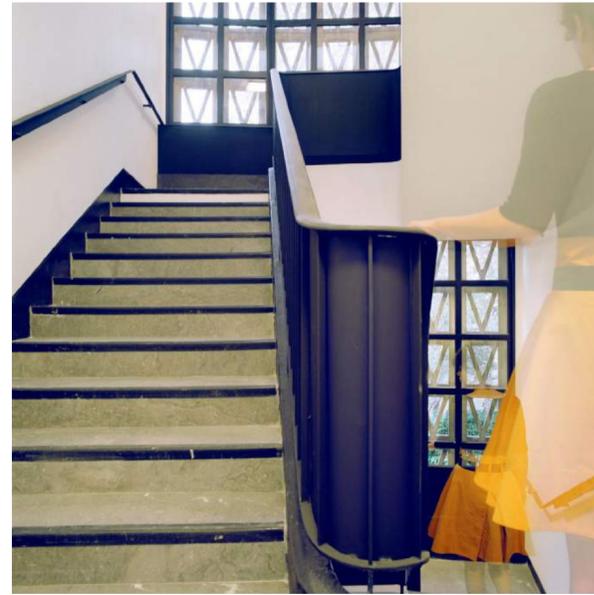
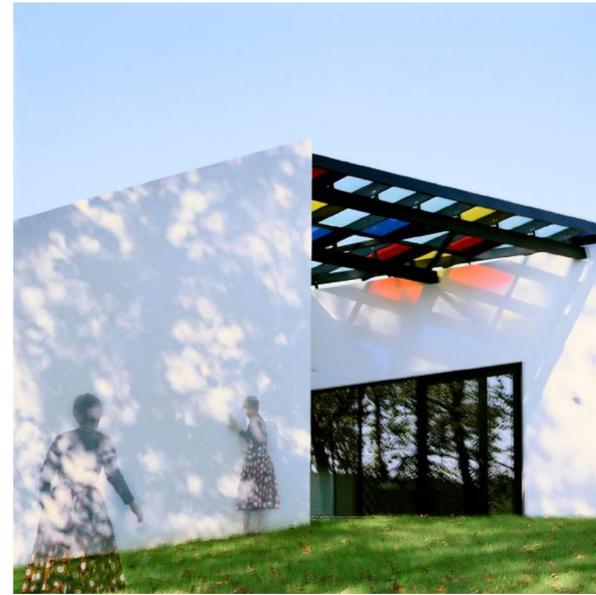
Monique Larrouture Poueyto, professeur d'histoire et théorie de l'art contemporain

**SÉRIE DE 28 PHOTOGRAPHIES, 2011.
TIRAGE JET D'ENCRE SOUS DIASEC.
CONTRECOLLÉ SUR ALUMINIUM.
CHÂSSIS ALUMINIUM RENTRANT.
L.20 X L.20 CM**

EXPOSITIONS :

- LA FÊTE DE L'ARCHITECTURE, LA CHARTREUSE, VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON, 2015.
- DÉSORDRE, BEL ORDINAIRE, 2014
- PAVILLON DE L'ARCHITECTURE, PAU, 2012.
- 24 HEURES D'ARCHITECTURE, FESTIVAL D'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE, STRASBOURG, 2012.
- AGORA, BIENNALE D'ARCHITECTURE, D'URBANISME ET DE DESIGN, BORDEAUX, 2012.
- ARCHITECTURES+ARCHITECTES2, 308 MAISON DE L'ARCHITECTURE D'AQUITAINE, BORDEAUX, 2011.





Rue de Grenelle

« C'est d'abord un espace, proche, si visible que l'on pourrait presque le toucher. Boîte de lumière, surface photographique où s'inscrivent les images de la réminiscence, le lieu sera le décor des élans figés de la mémoire. Les corps s'inscrivent sur les murs, ils nous rappellent une intimité, un possible qui n'a pas été... Il se joue, dans ce travail et la rigueur théâtrale de sa forme, une scène mentale et mémorielle, à la légèreté inquiète et mélancolique, celle du souvenir. Et qui nous rappelle aux sources du médium, comme un photo-roman surréaliste ou un film muet. C'est l'une des forces de Clémentine Fort, que de convoquer, avec une grande rigueur de cadrage et une belle sensation de la lumière, mise en scène et expérience réelle, présence photographique et légèreté cinématographique (comme si les corps bougeaient, insaisissables). Et de la friction de tout cela, se crée un temps suspendu, l'impression d'avoir presque rêvé ces images. »

Éric Aupol, photographe représenté par la galerie Polaris à Paris.

SÉRIE DE 10 PHOTOGRAPHIES, 2010.
TIRAGE ARGENTIQUE SUR PAPIER BARYTÉ CONTRECOLLÉ SUR ALUMINIUM.
CADRE EN NOYER AVEC RÉHAUSSE. VERRE ANTI-REFLET.
L.30 X L.30 CM

EXPOSITIONS :

- **DÉSORDRE, BEL ORDINAIRE, 2014.**
- **PHOTO-COLLECTION, PARCOURS DES COLLECTIONNEURS, GALERIE DU CENTRE IRIS, PARIS, 2012.**
- **ON FRAPPE À LA PORTE, MUSÉE DE LA CÉRAMIQUE CONTEMPORAINE, SAMADET, 2011.**



Quand fond la neige, où va le blanc ?

Une fuite d'eau a fait éclore des moisissures au plafond, l'eau s'écoule le long des murs, la nature monte.

SÉRIE DE 9 SCULPTURES EN PAPIER CIRÉ RÉALISÉES ENTRE 2003 ET 2006. TECHNIQUES MIXTES, DIMENSIONS VARIABLES.

TITRE ET VISUELS DE L'ALBUM CHRISTINE ABDELNOUR & CHRIS CORSANO, RELATIVE PITCH RECORDS, NEW-YORK.

EXPOSITIONS :

- LES ANIMAUX, CENTRE CULTUREL REUILLY, PARIS, 2009.
- LES ARTS DU PAPIER, MANUFACTURE DES TABACS, NANTES, 2009.
- EXTREME CRAFTS, ROGUES GALLERY, CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE VILNIUS, LITUANIE, 2007.



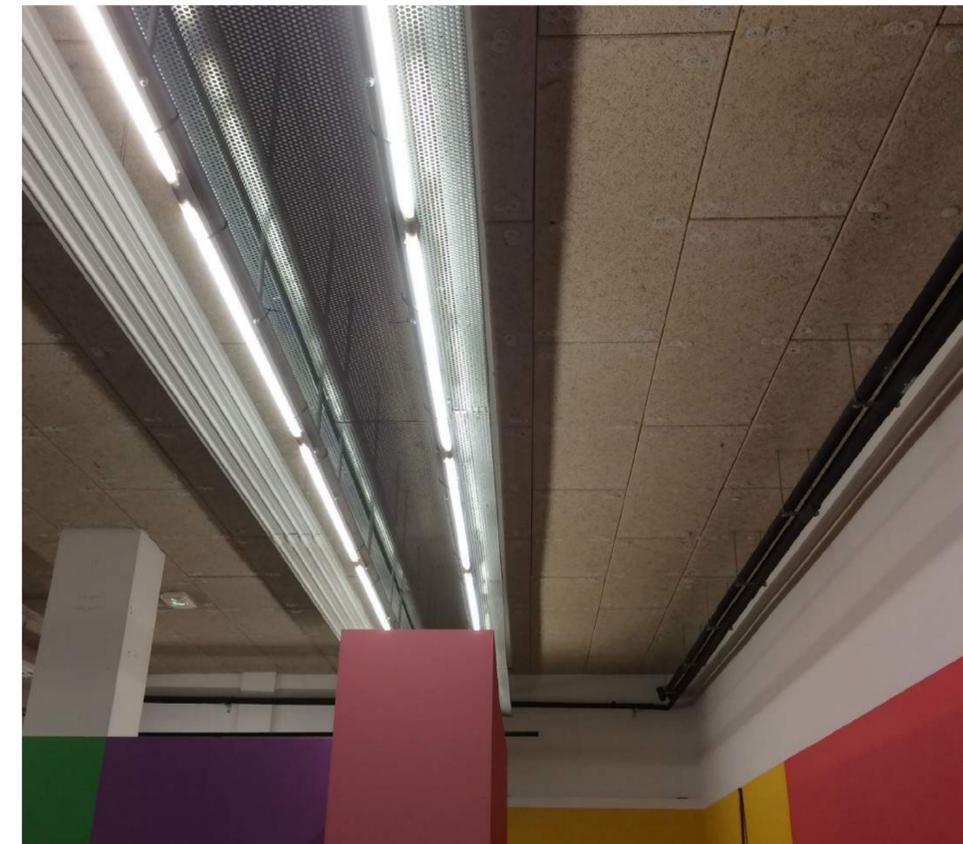
An architectural model of a building, featuring several white, rectangular blocks of varying heights and widths. A prominent feature is a curved, light-colored roof structure that spans across some of the blocks. The model is set against a dark, textured background, possibly a wall or a backdrop. The lighting is soft, highlighting the geometric forms and the texture of the materials used in the model.

Collectif Maison des éditions

Voir et faire voir

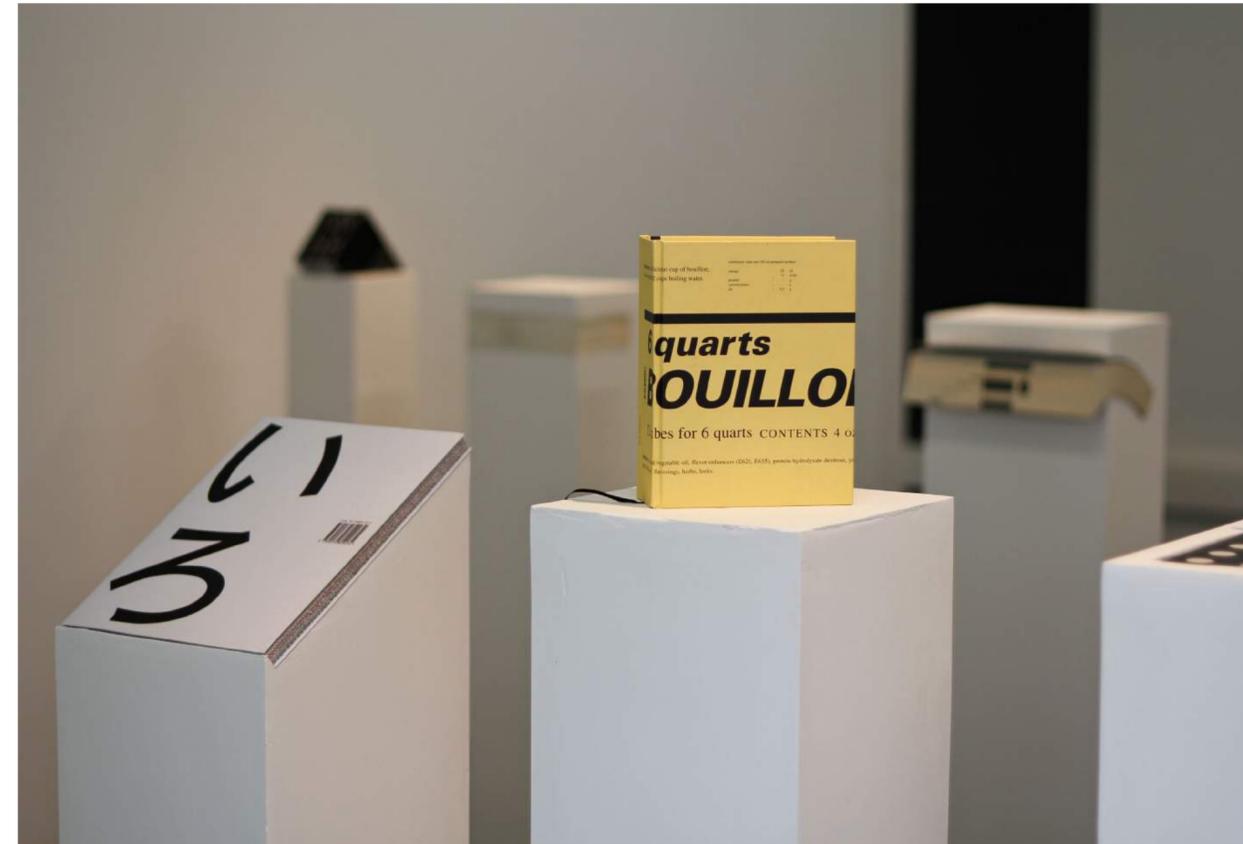
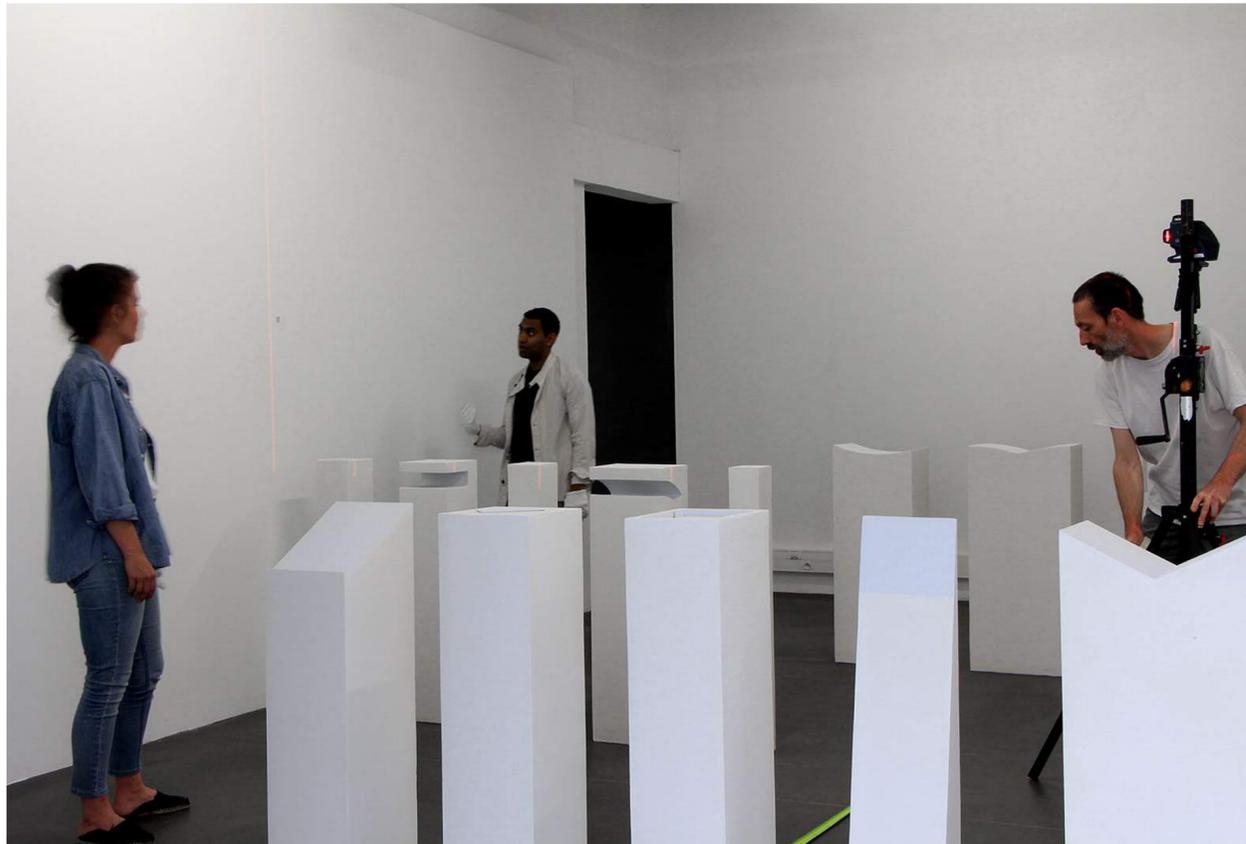


Commissariat et photographie de l'exposition *Voir et faire voir* qui retrace le travail du designer graphique britannique George Hardie. Bel Ordinaire, 2020.



Volumes

Commissariat et scénographie de l'exposition *Volumes*, exposition sur le design du livre au Bel Ordinaire en 2018 puis lors d'Une Saison Graphique à la BU du Havre en 2019.



Luc Soriano



« Au bout des phrases il y a euh... »
Hommage à Luc Soriano.
Invitation de Poésie dans les chais à la
Maison des éditions. Bel Ordinaire.



Les motifs du travail



Une exposition collective et performative de la Maison des éditions au Bel Ordinaire en 2014.



Ateliers

ESCALADE DE SENSATIONS.

Dans le cadre de l'exposition *Claire Dantzer*.
Bel Ordinaire. 2021.

3 = 1

Dans le cadre de l'exposition *Selon toute vraisemblance*. Bel Ordinaire. 2021.

DE LA GROTTÉ À LA RÉSIDENCE.

Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *New Way of living*.
Bel Ordinaire. 2020.

DE LA 2^E À LA 4^E DIMENSION.

Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *Reconfiguration des particules*. Bel Ordinaire. 2020

IMAGE MIROIR.

Atelier de dessin proposé dans le cadre des *Assises enfance / jeunesse* organisées à la foire exposition par la ville de Pau. 2019.

DE LA 3^E À LA 2^E DIMENSION EN 4^E VITESSE.

Dans le cadre de l'exposition *Tour de France* au Musée des Beaux-arts de Pau. 2019.

ANAGRAMME VISUELLE OU DESSINE MOI L'ABSTRAIT.

Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *Du coq à l'âne*. Bel Ordinaire. 2019.

LA FORÊT D'OMBRES.

Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *Mélange intégral*. Bel Ordinaire. 2018.

LISTE COMPLÈTE SUR LE CV PAGE 68.



Entretien avec Catherine Bordenave

Artiste associée au Bel Ordinaire, Clémentine Fort propose régulièrement des ateliers créatifs en lien avec la programmation du lieu. Dans ce cadre-là, elle met à profit sa propre pratique auprès de différents publics pour un temps dédié à la découverte d'une démarche ou d'une technique, au plus près des œuvres. Dans ta pratique, tu fais appel à divers médiums. Comment exploites-tu cette pluridisciplinarité pour cet exercice particulier que sont les ateliers ?

Dans mon travail, j'utilise en effet la photographie, le volume, l'écriture. Outre l'intérêt technique, cette variété est aussi passionnante en terme de retours du public car chaque médium amène sa part de réactions, d'émotions. Mon tout premier atelier était par exemple un atelier d'écriture avec des collégiens autour de l'exposition *Extraordinaire*. J'ai été surprise par la façon dont ce public adolescent s'est emparé de ce moment pour livrer des choses parfois très fortes. De même, sur un atelier polaroid autour de l'écriture du corps dans l'espace, les retours étaient très enthousiastes vis à vis de cette approche de la photographie. Ainsi, on se rend compte

à quel point ces propositions peuvent stimuler l'envie de découverte d'une pratique artistique.

Il existe au BO un espace dédié aux ateliers mais parfois tu choisis de prolonger la visite au sein même de la salle d'exposition. Qu'est-ce qui t'intéresse dans cette disposition singulière au milieu des œuvres ?

Quand j'ai travaillé sur l'exposition *Volumes*, consacrée au design graphique dans l'édition, j'ai absolument voulu animer l'atelier dans la salle principale d'exposition au milieu des couvertures de livres. Je voulais que le public soit entouré de cette matière si stimulante, qu'il soit au milieu des œuvres pour pouvoir interagir avec elles pendant ce temps-là également. Et puis, c'est l'occasion de se retrouver dans une attitude unique, tellement différente d'une visite ordinaire. D'habitude, on ne peut jamais s'asseoir par terre dans une salle d'exposition par exemple ou prendre le temps de contempler à ce point. Ici, c'est justement un temps pour appréhender les œuvres d'une façon nouvelle en dehors du cadre classique de la visite.

Un atelier créatif, c'est avant tout une invitation à l'expérimentation sans pré-requis en terme de connaissances ou de compétences...

Oui, on est vraiment là pour expérimenter sans notion de « bien fait » ou de « mal fait ». J'essaie toujours de pousser les participants à inventer et à produire quelque chose de personnel surtout. Le but, c'est de donner confiance pour déclencher l'imaginaire. Même si le temps imparti est court, une heure seulement, on arrive toujours à produire quelque chose et qui peut très bien se prolonger à l'issue de l'atelier. Dans ce cadre-là, on n'a pas besoin de beaucoup de matériaux pour créer, ni d'avoir de techniques particulières. L'important, c'est de ne pas se mettre de barrières, surtout chez les plus jeunes. Je mets notamment à profit mes enseignements de l'école des Beaux Arts où l'on nous apprenait à trouver des matériaux autour de nous, à recycler, à détourner. Et puis, on est ici à la fois dans l'expérimentation individuelle et collective : chacun crée mais dans un espace commun et au sein d'un groupe.

Comment t'imprègnes-tu de la démarche des artistes exposés au BO pour imaginer ensuite des prolongements autour de leur travail ?

J'ai l'avantage d'être sur place et de pouvoir croiser aisément les artistes qui exposent au BO. J'arrive souvent à avoir un moment particulier avec eux, notamment pendant le montage de l'exposition. Ça a été le cas par exemple avec Catherine Melin, que j'ai connue quand elle est arrivée

pour enseigner aux Beaux-Arts de Pau et avec qui j'ai passé du temps pour travailler sur son exposition. Dès lors, il y a une part de médiation dans ce temps pédagogique du fait de ce rapport particulier avec les artistes. Ça me permet d'amener un petit plus, de l'anecdote par exemple car je sais comment l'artiste a travaillé. C'est finalement un autre moyen de retransmettre la parole de l'artiste qui est assez captivante pour le public. On n'est pas devant une feuille de salle, c'est plus vivant, plus direct.

De quelle manière, ces ateliers viennent-ils nourrir ton propre parcours artistique ?

Ce sont deux choses distinctes. Pour autant, les ateliers demandent un temps de préparation et parfois, ce temps de recherche me donne l'occasion de redécouvrir des choses qui m'ont nourries pour ma pratique. Qu'il s'agisse de lectures, de collecte d'images ou de documentation sur des artistes, ce sont des choses qui me réalimentent en permanence et peuvent trouver un écho dans mon propre travail. Donc outre les retours positifs qui donnent envie de continuer, cette expérience est aussi un bon exercice en tant qu'artiste. Et puis, c'est aussi un bon test en terme de pédagogie ou du moins d'accompagnement, ça donne des repères.

Enfin, tu t'adresses à une grande variété de publics. Comment appréhendes-tu ces différents auditoires et plus particulièrement le public dit empêché ou éloigné ?

Les ateliers touchent en effet une grande diversité de personnes, adultes, enfants, dans un cadre scolaire ou professionnel

mais aussi un public en marge. J'ai notamment travaillé avec des trisomiques, des résidents de l'hôpital psychiatrique, des jeunes migrants... Tous ces publics particuliers sont assez fascinants car ils sont plutôt spontanés. Plastiquement, il y a souvent des trouvailles fabuleuses. J'apprends beaucoup d'eux et je me retrouve en position d'élève à certains moments. La confrontation des univers est intéressante dans ce contexte car ici, on n'est plus dans le même cadre de tous les jours, avec ses codes. Au contraire, c'est un espace ouvert qui laisse libre court à l'imagination et qui devient une vraie parenthèse propice à l'échange. Et c'est une vraie richesse pour tous.

Biographie





Clémentine Fort est artiste plasticienne et membre fondateur du collectif Maison des Éditions.

Elle vit et travaille à Pau et a été formée dans les écoles d'arts de Pau et de Nantes. Elle développe depuis 2005 un travail qui met en jeu la sculpture, la photographie et l'écriture. Son travail a été diffusé au musée de la céramique de Samadet, lors du parcours des collectionneurs à Paris ou encore à ActOral à Marseille. Elle a collaboré avec Julien Blaine et ses textes sont parus aux éditions Collodion et Al Dante.

À Paris, ses expériences professionnelles dans le domaine de la décoration d'intérieur l'ont amené à réfléchir sur les codes fonctionnalistes et esthétiques de notre environnement quotidien. Depuis lors, les objets et installations qu'elle produit allient une poésie du défaut à une stratégie de l'accident, pour perturber et mettre en crise le rapport intime que nous entretenons avec un environnement préfabriqué par l'industrie. Les objets qui dérangent est la troisième exposition personnelle de Clémentine Fort, c'est aussi le résultat d'une année de recherche menée entre 2013 et 2014 dans le département Céramique de l'école des beaux-arts de Tarbes.

En 2016 l'Aide Individuelle à la Création et la résidence de recherche au Bel Ordinaire ont permis d'amorcer une nouvelle étape de travail qui a donné lieu à l'exposition *Paysages domestiques* (2017) dans laquelle les ensembles de pièces présentées sont pensés en terme d'« environnement ». Les expositions collectives *Yöp* et *Glissement de terrain* ont été l'occasion

d'affirmer ce désir.

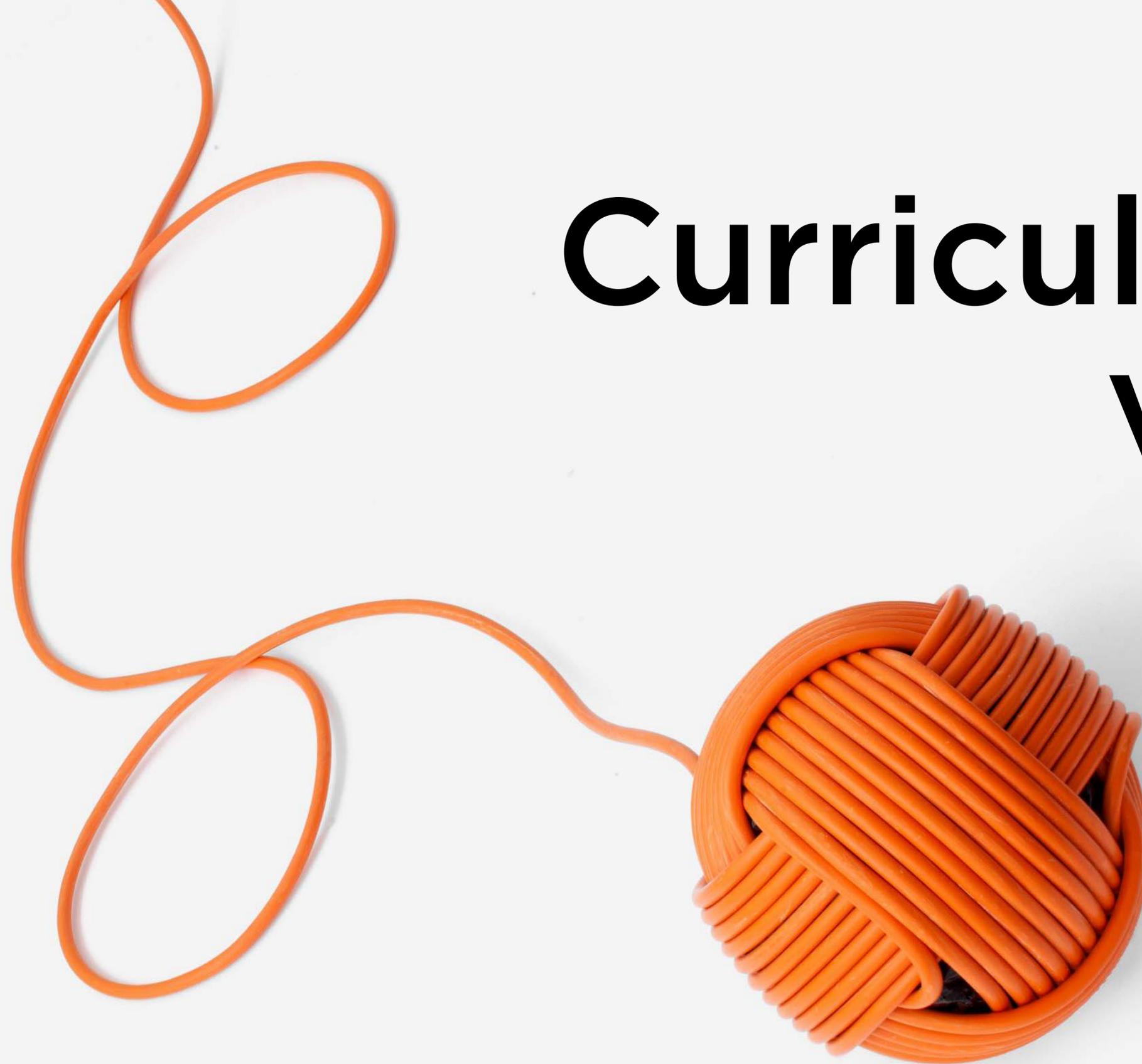
En 2018 elle a l'occasion de faire une exposition personnelle *Le Futur n'existe pas* à la galerie d'art contemporain de Mourenx, une exposition coproduite par le Bel Ordinaire et la Ville de Mourenx.

Actuellement, elle prépare une exposition personnelle, *Regarder le soleil dans les yeux*, dans laquelle elle présente une nouvelle collection d'objets-sculptures intitulée *Presque*, qui aura lieu le 11 septembre 2020 à la galerie l'Assaut de la menuiserie à Saint-Étienne.

Prochainement, en 2021 c'est dans la grande galerie du Bel Ordinaire qu'elle exposera son nouveau projet.

clementinefort.com

Curriculum vitae



EXPOSITIONS INDIVIDUELLES

2021

Grande galerie du Bel Ordinaire, espace d'art contemporain et de design graphique de la communauté d'agglomération Pau-Pyrénées.

2020

Regarder le soleil dans les yeux. L'Assaut de la menuiserie, lieu d'art contemporain, Saint-Étienne.

2018

Le futur n'existe pas. Coproduction avec la ville de Mourenx et le Bel Ordinaire. Exposition présentée à la galerie d'art contemporain de Mourenx puis à la galerie Muscari à Pau.

2017

Paysages domestiques. Coproduction du Bel Ordinaire et de La Maison de la Montagne, Cité des Pyrénées, Pau.

2014

Désordre. Bel Ordinaire.

2012

De la chair pour le béton. Pavillon de l'Architecture, Pau.

2011

On frappe à la porte. Musée de la Céramique Contemporaine, Samadet.

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2020

In vitro. En période confinée, expositions en simultané dans des vitrines de bars de Pau, Orléans et Bruxelles.

2017

Glissement de terrain. Installation commune avec Christophe Clottes et Guillaume Batista-Pina dans le cadre des rencontres artistiques WEACTION#9, Quai des arts, Cugnaux.

Yöp

Invitation de Julie Laymond, association COOP, IKEA-Bayonne.

2016

Multi. Commissariat François Loustau, galerie du Second jeudi, Bayonne.

De L'art pour Noël ? #6

Espace librairie du Centre d'art Image / Imatge, Orthez.

2015

De L'art pour Noël ? #5. Lancement de l'objet édité Bancal, espace librairie du Centre d'art Image / Imatge, Orthez.

La fête de l'architecture.

La Chartreuse, centre national des écritures du spectacle, Villeneuve-lez-Avignon.

2014

Les motifs du travail. Collectif de la Maison des éditions, invitation du Bel Ordinaire.

2012

Photo-Collection. Parcours des collectionneurs, galerie du Centre Iris, Paris

24 heures d'architecture.

Festival d'architecture contemporaine, Strasbourg.

Agora.

Biennale d'architecture, d'urbanisme et de design, Bordeaux.

2011

Architectures+Architectes2. 308 maison de l'architecture d'Aquitaine, Bordeaux.

La poésie pour quoi faire ?

Librairie El salón del libro, Paris.

2009

Les animaux. Centre Culturel Reuilly, Paris.

Les arts du papier.

Manufacture des Tabacs, Nantes.

2007

Extreme Crafts. Rogues Gallery, Centre d'Art Contemporain de Vilnius, Lituanie.

2002

Diplômes. École des Beaux-Arts, Nantes.

2001

Galerie de l'Atelier sur l'Herbe, Nantes. Galerie du Rayon Vert, Nantes.

1999

Galerie Sagace. Exposition organisée par l'artiste Rebecca Bournigault, ESAC, Pau.

COLLABORATIONS

2018—2019

Te prends pas la tête ! Création d'images pour le décor d'un spectacle pour enfants à l'Opéra National Garnier-Bastille, Paris.

2012

Mary Read. Un texte—trois images, invitation de Julien Blaine.

2011

De la chair pour le béton. Collaboration avec une agence d'architectes, Pau.

Un point sur la carte du tendre.

Dessin pour le texte de Louise Dupré, paru dans La poésie pour quoi faire ?, Presses Universitaires de Paris Ouest.

COLLECTIF MAISON DES ÉDITIONS

2020

Voir et faire voir. Commissariat et photographie de l'exposition qui retrace le travail du designer graphique britannique George Hardie. Bel Ordinaire.

2018—2019

Volumes. Commissariat et scénographie de l'exposition sur le design du livre au Bel Ordinaire en 2018 puis lors d'Une Saison Graphique à la BU du Havre en 2019.

2018

« Au bout des phrases il y a euh... »
Hommage à Luc Soriano.
Invitation de Poésie dans les chais à la
Maison des éditions. Bel Ordinaire.

2014

Les motifs du travail.
Exposition collective de la Maison des
éditions. Bel Ordinaire.

2011

Maison des éditions, membre fondateur.

RÉSIDENCES

2020

Résidence de production à l'Assaut de
la menuiserie, lieu d'art contemporain,
Saint-Étienne.

2019—2020

Résidence de création en quatre temps,
Bel Ordinaire.

2016—2017

Résidence « coup de pouce » de
recherche et de création, Bel Ordinaire.

2014

Résidence de création et de diffusion, Bel
Ordinaire.

2013—2014

Résidence de recherche à l'ÉSAP,
École Supérieure d'Art des Pyrénées,
département céramique, Tarbes

COMMANDE

2016

Projet photographique.
Vitrophanies, particulier, Angoulême

PRIX-AIDES

2018

Statut d'artiste associée au Bel Ordinaire.

2018

Aide au matériel, DRAC Nouvelle-
Aquitaine.

2016

Aide individuelle à la création, DRAC
Nouvelle-Aquitaine.

2011

Finaliste du 14^e Prix Picto de la jeune
photographie de mode, Paris.

LECTURE

2011

Crues.
ActOral.11, Festival international des
arts & des écritures contemporaines,
invitation de Julien Blaine, Marseille.

ÉDITIONS

2018

Crues.
Recueil de poèmes, publié par la Maison
des éditions.

2016

Bancal.
Objet édité en collaboration avec
Benjamin Lahitte, réalisé avec le soutien
du Bel Ordinaire.
Production Maison des éditions.

2011

Crues.
Recueil de poèmes et de dessins, éditions
Collodion.

CATALOGUES COLLECTIFS— PARUTIONS

2018

Entretien Pratique—Partager.
BO numéro, journal art contemporain et
design graphique du Bel Ordinaire.

2018

Le temps c'est de l'art.
Article de Karine Roby dans la
République des Pyrénées sur l'exposition
Le futur n'existe pas.

2017

Du naturel à l'architectural.
En bref & à suivre, chroniques de Monique
Larrouture-Poueyto.

Ode au bancal 2.
En bref & à suivre, chroniques de Monique
Larrouture-Poueyto.

YÖP.
En bref & à suivre, chroniques de Monique
Larrouture-Poueyto.

2014

Ode au bancal.
BO numéro 5, journal du Bel Ordinaire.

2013

Mary Read et ses acolytes.
Numéro 1 de la revue de Julien Blaine,
Invece, éditons Al Dante.

2012

Architectures+Architectes2.
Édition numérique, 308 maison de
l'architecture d'Aquitaine.

2011

ActOral.11, catalogue.
La poésie pour quoi faire ? ouvrage
collectif sous la direction de Jean-Marc
Maulpoix, issu d'entretiens organisés par
la Maison des écrivains au Musée du Petit
Palais à Paris, Presses Universitaires de
Paris Ouest.

2010

Run book.
Édition numérique, livre d'artiste aléatoire
sur le thème du paysage.

2008

Côté Sud.
Collaboration avec Geneviève Dortignac.

2007

Extreme Crafts.
Catalogue.

FORMATIONS

2002

Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, ERBAN, Nantes.

2000

Diplôme National d'Arts Plastiques, ERBAN, Nantes.

AUTRES ACTIVITÉS PROFESSIONNELLES

2021

Escalade de sensations.
Dans le cadre de l'exposition *Claire Dantzer*, Bel Ordinaire.

3 = 1

Dans le cadre de l'exposition *Selon toute vraisemblance*, Bel Ordinaire.

2020

De la grotte à la résidence.
Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *New Way of living*.
Bel Ordinaire.

De la deuxième à la quatrième dimension.
Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *Reconfiguration des particules*.
Bel Ordinaire.

2019

Image miroir.
Atelier de dessin proposé dans le cadre des *Assises enfance / jeunesse* organisées à la foire exposition par la ville de Pau.

De la troisième à la deuxième dimension en quatrième vitesse.
Dans le cadre de l'exposition *Tour de France* au Musée des Beaux-arts de Pau.

Anagramme visuelle ou dessine moi l'abstrait.
Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *Du coq à l'âne*.
Bel Ordinaire.

2018

La forêt d'ombres.
Atelier d'arts-plastiques proposé dans le cadre de l'exposition *Mélange intégral*.
Bel Ordinaire.

Une boîte, un livre.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

Du réel à ailleurs.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

2017

Dessiner un territoire.
Atelier d'arts-plastiques. Destiné aux enseignants et au personnel administratif de l'École Supérieure de Commerce de Pau.
Bel Ordinaire.

Poéticavrac.
Atelier d'écriture. Service culture de la ville de Pau.

Ateliers de photographie autour du thème du conte, La Maison de la Montagne, Pau.

2016

Les vacances de M. Hublot.
Atelier de photographie. Bel Ordinaire.

La lune est sur la table de nuit.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

Tout est permis, mais travaille avant !
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

Formes aux mille visages.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

2015—2016

Interventions sur le thème du Roman-photo autour de la photographie et de l'écriture, organisé par le Centre d'art Image/Imatge, lycées St Jammes, Orthez.

2015

Interventions dans le cadre du Festival des lycéens autour de la photographie et du dessin, organisé par le FRAC Aquitaine, lycée de Navarre, St-Jean-Pied-De-Port.

Espèces d'espaces.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

À nous l'Olympia.
Bercy et le stade de France.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

Animaux non-identifiés.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

Dessiner dans la forêt des sons.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

La lumière mise en forme.
Atelier d'arts-plastiques. Bel Ordinaire.

2014

Écrire le corps dans l'espace.
Atelier de photographie. Bel Ordinaire.

Des mots plein la bouche.
Atelier d'écriture. Bel Ordinaire.

L'entre-images.
Visite commentée.
Exposition de Thierry Guibert, Accès)s(cultures électroniques, Pau.

2013

Les apparitions.
Médiation autour du travail d'Emmanuelle Lainé et Ryan Gander, exposition organisée par le Bel Ordinaire.

2012—2013

Adjointe technique.
École Supérieure d'Art des Pyrénées, Pau.

Clémentine Fort
4 bis, rue Victor Hugo
64000 Pau

12 rue Planterose
33800 Bordeaux

+33 (0)6 16 50 18 96
clementine.fort@yahoo.com
clementinefort.com

Photographies :
Claire Colnot pour Clémentine en
résidence (p 6), *Glissement de terrain*,
Les absents (p 40), *Volumes*,
Voir et faire voir
Philippe Costes pour *Désordre et Banca*
Anthony Girardi pour *Les absents*
Sophie Tramier pour *Quand fond la*
neige...

Conception graphique :
Claire Colnot